

Marina-Oltea PĂUNESCU\*

## L'HÉRITAGE ÉPISTÉMOLOGIQUE DE L'ARGUMENTATION: PROPOSITIONNALISME ET PROBLÉMATOLOGIE

**Résumé:** Pornind de la dificultățile întâlnite în analiza unui corpus de factură argumentativă, articolul propune o reflecție asupra rădăcinilor epistemologice ale argumentației, examinând două din paradigmele care o in-formează: *propoziționalismul și problematologia*.

În genere neproblematizate, noțiuni ca cele de *dezbatere* sau *argumentație* reprezintă tot atâtea evidențe: ambele ilustrează, într-o măsură mai mare sau mai mică, situații discursive polemice sau conflictuale. Cu totul aparte pare să fie cazul dezbaterii culturale, a cărei structură, prea puțin polemică, scapă modelărilor tradiționale.

În opinia autorului, această "scăpare" ține de inaptitudinea paradigmei propoziționaliste de a coda dimensiunea alterității, și implicit de a propune mijloacele teoretice și metodologice necesare descrierii ei. Or, aporiile inerente unui demers de tip propoziționalist pot fi depășite prin intermediul unei lecturi în cheie problematologică. Într-adevăr, perspectiva problematologică are avantajul de a putea integra, pe lângă dezbaterile a căror miză este *adevărul și falsul*, deci o miză de ordin *epistemic*, și dezbateri mai puțin conforme, a căror miză se referă nu atât la existența obiectului *ca obiect*, cât la modul *specific, individual*, în care vorbitorii înțeleg să se raporteze la acesta. Acesta pare să fie și cazul dezbaterii culturale, tributară unui efort hermeneutic care nu ascultă doar de exigențele logicii demonstrative, ci și de specificitatea obiectului însuși, care se constituie, prin excelență, ca obiect al unei interpretări.

### 0. Liminaires

A force de modélisations et de théorisations successives, dans des domaines aussi variés que la rhétorique, la linguistique ou la philosophie, la notion d'*argumentation* semble avoir acquis la netteté d'un concept désormais familier, non problématique. On peut ainsi envisager l'argumentation de plusieurs façons, soit en termes de stratégies censées amener le destinataire à partager un point de vue qui, initialement, n'était pas le sien, soit, de façon plus technique, en référence aux moyens linguistiques permettant au locuteur d'orienter son discours, et ce faisant, d'atteindre ses objectifs argumentatifs. Dans le premier cas, l'argumentation relève d'avantage de la rhétorique<sup>1</sup> ou de la logique naturelle<sup>2</sup>; dans le second, elle demeure tributaire des conceptions d'orientation sémantique et pragmatique<sup>3</sup>.

---

\* Marina-Oltea Păunescu este lector doctor la Catedra de limba franceză a Universității din București.

<sup>1</sup> Perelman, C., Olbrechts-Tyteca L., *La Nouvelle Rhétorique. Traité de l'argumentation*, P.U.F., Paris, 1958.

<sup>2</sup> Cf. Grize, J.-B., *De la logique à l'argumentation*, Librairie Droz, Genève, 1982, et Borel M.-J., Grize J.-B., Mieville D., *Essai de logique naturelle*, Peter Lang, Berne, [Ière partie, chap. 1 et 2], 1992.

<sup>3</sup> Cf. Ducrot, O., *La preuve et le dire*, Mame, Paris, 1973; Ducrot, O., *Les échelles argumentatives*, Minuit, Paris, 1980; Anscombe, J.-Cl., Ducrot, O., *L'Argumentation dans la langue*, Pierre Mardaga, Bruxelles, 1983; Moeschler, J., *Argumentation et Conversation. Eléments pour une analyse pragmatique du discours*, Hatier-Crédif, Paris, 1985.

Dans ce contexte, une réflexion sur l'héritage épistémologique de l'argumentation a toutes les apparences d'un exercice gratuit: puisque le discours sur l'argumentation n'est plus de mise, autant s'interroger sur ses racines. En fait, la genèse de nos interrogations a comme point de départ les difficultés rencontrées lors de l'analyse d'un corpus de facture argumentative: il s'agit du débat culturel "Le Masque et la Plume".

Le débat représente un lieu de délibération, donc implicitement d'argumentation. En effet, lors d'un débat plusieurs discours, appartenant à des locuteurs distincts, s'affrontent à propos d'un objet particulier. L'imaginaire théorique spontanément associé au débat y voit ainsi la manifestation d'une *antilogie*: mise en présence de deux discours exprimant deux opinions contraires en marge de la vraisemblance ou du bien fondé des faits soumis à discussion<sup>4</sup>. A partir de là, une autre évidence s'impose: la dimension argumentative du débat devrait légitimer une analyse tributaire, dans ses choix, des notions et instruments opératoires en théorie de l'argumentation.<sup>5</sup>

Néanmoins, si on essaie de projeter sur le Masque les instruments théoriques traditionnellement associés dans la description du débat (*argument, contre-argument, thèse...*), on constate que leur portée s'avère assez limitée. En effet, rarement les locuteurs se répondent en falsifiant les thèses de leurs adversaires. L'impression générale serait davantage la participation de tous les locuteurs à l'exercice d'une parole partagée, quoique sous des formes individualisées. Ou, pour le dire autrement, l'appartenance à un même espace de parole pose de manière cruciale le problème du rapport qui lie la parole en cours à l'ensemble de celles qui précèdent. Or, ce rapport ne se définit pas essentiellement dans les termes de la contradiction ou du désaccord. Plus encore: le débat aurait, dans ce contexte, une structure proche du dialogue.

Le problème, on s'en aperçoit, est de nature épistémologique: jamais interrogée, la représentation des notions comme celles de *débat* et d'*argumentation* jouit du caractère définitif de l'évidence. On ne se demande pas pourquoi le débat est polémique, d'autant moins pourquoi l'argumentation devrait l'être. La facture argumentative du débat suffit à légitimer sa constitution essentiellement polémique: l'argumentation n'est-elle pas un échange de *propositions* contradictoires? Et cela, même si l'on accorde à l'argumentation le crédit d'une "dimension fondamentalement dialogique".<sup>6</sup>

<sup>4</sup> Cf. l'opinion de Trognon 1990, pour qui le débat se structure autour du couple *énonciation - mise en question*. Seconde propriété du débat: son issue est une séquence où l'un ou l'autre des participants "emporte le morceau" et finit par imposer sa propre opinion. A son tour, Vion 1992 considère que dans le débat, "la compétitivité l'emporte sur les marques de coopération, puisque l'objectif d'une telle interaction est avant tout l'expression de la divergence".

<sup>5</sup> "Par définition, tout débat comporte une forte composante argumentative: il peut donc être analysé avec les outils élaborés par les théories rhétorique et argumentative" (M. Doury, "Duel sur la Cinq: dialogue ou trilogie?", in C. Kerbrat-Orrechioni, *Le Trilogue*, Presses Univ. de Lyon, p. 224).

<sup>6</sup> *Ibidem*. Remarquons toutefois que si l'activité argumentative est dite dialogique, ce n'est qu'en référence à la présence d'un interlocuteur qu'il s'agit de persuader. Le caractère "dialogique" de

Tout autre semble être le cas du débat culturel, dont l'enjeu s'épuise moins dans l'effort de conviction qu'un locuteur déploie afin de faire adhérer autrui à la vérité de sa propre thèse, que dans la possibilité que plusieurs thèses soient reconnues comme étant également valides. Autrement formulé, la force du débat ne réside pas dans le caractère irréfutable du raisonnement *vrai* et comme tel, *unique*, mais dans la capacité des locuteurs à *multiplier les alternatives*.

Or, une description polémique du débat ne peut éviter de projeter l'analyse dans le contexte logique de l'opposition V/F, contexte "dogmatique" par excellence, vu qu'à son intérieur la *différence*, et l'alternative qu'elle incarne, se trouve réduite à sa modalité d'existence minimale: celle d'une proposition falsifiable. Quant au recours à la rhétorique, chargée de récupérer la dimension intersubjective du débat (*ethos* et *pathos*), cette dernière s'avère insuffisante à installer les fondements dialogiques de l'argumentation. Parée de rhétorique, l'argumentation reçoit visage humain, mais elle ne sait pas encore dialoguer.

L'opposition semble donc irréductible entre débat et dialogue: autant la finalité du dialogue fait jouer ses protagonistes dans le même camp, "lutter ensemble pour l'émergence d'une vérité sur laquelle leur but est expressément de se mettre d'accord"<sup>7</sup>, autant le débat les divise en les installant dans la logique disjonctive du pour et du contre.

*Hic est quaestio*: comment superposer le savoir sur le débat et l'argumentation, d'une part, aux pratiques discursives, de l'autre? Dans le cas du débat culturel, l'épistème et le réel se contredisent, l'un (le réel) refusant d'incarner l'autre. Ainsi, le débat du Masque définit plutôt un lieu de *complémentarité*, opposé en cela à l'*éparpillement* de la polémique: au niveau de cette dernière, quoique tous les participants partagent une syntaxe et une sémantique communes, cette communauté de surface est mise au profit des *finalités hétérogènes*. Or, un débat efficace pourrait également constituer l'occasion d'un *dialogue* où l'apport sémantique de chacun, à la fois différent et différenciateur, demeure subordonné à une *finalité commune*.

Autant dire qu'il n'y a rien de mieux pour un retour réflexif sur nos certitudes que leur échec à rendre compte de la réalité effective. C'est ce qui justifie également notre choix de suivre l'histoire conceptuelle des notions comme celle de *thèse* ou d'*argumentation*, inhérentes à toute réflexion sur le débat, à travers

---

l'argumentation rend compte ainsi de l'effort du locuteur qui tente de transformer le discutable en indiscutable, ou le dissensus en consensus. Consensus, c'est-à-dire suppression de l'alternative. Les vertus iréniques de la formulation cachent ainsi une forme insidieuse de violence: le consensus est atteint lorsque je répons à la place d'autrui, qui rentre dans *ma* logique, se rend à *ma* réponse, assume *ma* vérité. Malgré le dialogisme postulé de ce type d'interaction, on peut donc douter que la prise en compte du discours adverse suffise à ouvrir l'espace du débat au dialogue. En d'autres termes, la forme dialogale du débat ne suffit pas à garantir sa constitution dialogique.

<sup>7</sup> F. Jacques, "Les conditions dialogiques de la référence", *Les Etudes philosophiques*, n° 3/1977, p. 300.

l'opposition épistémologique entre deux types de paradigmes: *propositionnaliste* et *problématologique*.

Notre intention est de montrer que des difficultés comme celles que nous venons de signaler sont liées en fait à l'inaptitude des grilles de lecture propositionnalistes à coder la dimension de l'*altérité*, et donc à nous offrir les moyens théoriques et méthodologiques nécessaires à sa description. Il ne s'agit pas pour autant d'une situation sans issue, dans la mesure où les apories inhérentes à une analyse de type propositionnaliste peuvent se voir résorber à travers une "lecture" de facture problématologique. Plus précisément, la perspective problématologique a l'avantage d'intégrer, à côté des débats dont l'enjeu est le *vrai* et le *faux*, le *pour* et le *contre*, donc un enjeu d'ordre *épistémique*, des débats moins typés, où ce qui est en jeu est moins l'existence de l'objet, que la *manière spécifique, individuelle* dont les locuteurs entendent s'y rapporter. Tel nous semble être le cas du débat culturel, tributaire d'un effort herméneutique qui n'obéit plus aux exigences de la logique démonstrative, mais à la spécificité de son objet même, qui est un objet d'interprétation.

### **1. Primat de la proposition et émergence du paradigme propositionnaliste**

Une des caractéristiques fondamentales de l'action humaine est représentée par sa dimension de rationalité. L'être humain agit au nom de la raison. Cette dernière se fonde sur les idées de nécessité, de vérité univoque, de démonstration, nées avec la philosophie grecque. Le postulat de rationalité s'applique ainsi au sujet pensant et agissant et, à travers lui, à ce type particulier d'action humaine représenté par le discours et l'argumentation (*logos*).

On connaît le rôle joué par le *logos* dans la pensée grecque depuis Héraclite en passant par les Stoïciens. Or que signifie ce terme? A plusieurs reprises, Platon le définit comme nous définissons la *proposition*, c'est-à-dire à travers la relation entre un nom et un verbe. Le *logos* possède par ailleurs les significations de *définition*, *concept*, *argument* ou *déduction rationnelle*. Depuis Aristote, nous avons pris également l'habitude d'interpréter le *logos* comme signifiant à la fois *discours* et *raison*. *Ensemble ordonné de propositions*, le discours ne serait rien d'autre qu'un miroir de la pensée raisonnante, dont l'expression exemplaire serait le fameux *Cogito, ergo sum* cartésien. Cette manière de caractériser le discours coïncide avec la mise en place d'un paradigme - *le propositionnalisme* - qui a cours dans la pensée occidentale depuis Aristote jusqu'à la sémantique référentielle héritée de Frege.

A cela, plusieurs conséquences: un point de vue descriptif sur la signification, réduite à un problème de stricte adéquation entre le contenu asserté et le monde. 2. l'occultation du rapport entre le sujet parlant et la langue: le rôle du sujet sera ainsi minimisé jusqu'au stade d'un simple vérifieur chargé d'enregistrer,

sur le mode du constat, la conformité du rapport entre “les mots” et le monde. 3. le traitement réducteur de l'argumentation, dont l'analyse sera souvent limitée à sa dimension exclusivement logique ou formelle. 4. la marginalisation des aspects du langage qui échappent à la logique du vrai et du faux, et dont l'analyse sera abusivement calquée sur le modèle propositionnel.

Tel semble être le cas de la *question*, dont la réhabilitation, du moins dans le champ de la réflexion linguistique, sera bien tardive. En effet, s'il existe un trait commun à l'ensemble des théories classiques sur le discours et l'argumentation, ce dernier est à chercher dans la minimisation du rôle joué par le questionnement. Ce phénomène est caractéristique de l'ensemble de la réflexion linguistique occidentale et émerge sur le fond de l'opposition entre deux types de dialectique: socratique et platonicienne.

### *1.1. Socrate et Platon: deux types de dialectique*

Socrate incarne la figure même du questionneur. En refusant toute présomption de savoir, il se maintient dans la position de celui qui, ne sachant pas, interroge. Or, le questionnement socratique cache néanmoins une forme de savoir: Socrate sait qu'il ne sait pas, que la multiplicité du réel reste toujours en retrait par rapport au désir de l'homme qui tente de lui faire emprunter les schémas de la pensée rationnelle. Socrate rend visible l'écart qui subsiste entre les mots et les choses (le monde, en tant qu'être, se dérobe en permanence devant tout discours qui prétend l'épuiser), en même temps que la vacuité de tout effort de conceptualisation aspirant à fonder l'être en raison.

C'est là également ce qui explique le caractère aporétique, inconclusif, des premiers dialogues socratiques. En demandant “Qu'est-ce que x?”, qu'il s'agisse de vertu, de courage ou de liberté, Socrate ne présuppose rien quant à x. X est sans doute quelque chose, mais c'est justement cette indétermination qui est pointée dans la question: x peut être plusieurs choses à la fois. Rien, a priori, n'est donc exclu comme réponse. La multiplicité des réponses rend compte ainsi du caractère problématique de l'objet questionné.

Platon va essayer de réduire l'aporie socratique, et par là, de fonder le logos en raison. En effet, telle qu'elle se présentait dans les premiers dialogues socratiques, la dialectique ne pouvait que difficilement se voir attribuer le statut d'une science. Son objet étant la recherche de la vérité, elle avait besoin d'une voie qui la sorte de la contradiction avec elle-même (si la vérité est une, elle ne peut être multiple) en mettant un terme à sa confrontation aux jeux de l'opinion.

L'impasse auquel aboutit l'exercice de la dialectique dans sa version socratique est illustrée par le paradoxe du *Ménon*: “il est impossible à un homme de chercher, ni ce qu'il sait ni ce qu'il ne sait pas.”<sup>8</sup> En effet, si l'on affirme savoir ce

---

<sup>8</sup> Platon, *Ménon*, 80 E.

qu'est x, pourquoi vouloir le chercher encore?, et si l'on n'a aucun savoir sur x, comment savoir ce qu'il nous faut chercher? Platon montre ainsi que le besoin s'impose d'une nouvelle théorie qui puisse sauver le raisonnement dialectique de sombrer à chaque fois dans une nouvelle aporie. C'est ainsi que Platon est amené à formuler sa théorie des Idées, en substituant au questionnement socratique, qui est un questionnement sur les choses, un questionnement sur l'essence des choses.

En demandant "*Qu'est-ce que la vertu?*", Socrate pose une question qui admet une pluralité de réponses: la vertu c'est d'avoir du courage, d'être juste, etc. Néanmoins, considère Platon, faute d'avoir une réponse, on reste avec la question - les premiers dialogues ne sont jamais achevés, ils ne mettent en avant aucune *vraie* réponse. En revanche, si la question porte sur l'idée même de vertu, elle présuppose nécessairement l'existence de *ce* (concept, Idée) sur quoi elle s'interroge. Une fois saisi, le concept révèle donc l'essence des choses. Le concept serait ainsi contenu dans la réponse *juste*.

On voit donc que s'opère, avec Platon, un renversement considérable du questionnement initial, dans le sens où on l'interprète non plus comme une interrogation devant découvrir l'essence de l'être, mais comme une interrogation la présupposant au moment même où elle l'interroge. Dès lors, la question platonicienne n'est plus à lire sous sa forme initiale: "*Qu'est-ce que la vertu?*", mais sous cette autre, qui vient s'y substituer: "*Qu'est-ce que la vertu?*" (i.e.: "*Qu'est-ce que cette vertu qui est?*").

Mais si l'essence des choses nous est donnée, quelle peut être encore la justification du questionnement? Ne devient-il tautologique, faute de prétendre révéler ce qui lui préexiste déjà?

Dans la conception de Platon, le sens du questionnement réside dans la remémoration: on apprend par réminiscence.<sup>9</sup> Le questionnement permet ainsi de faire surgir à l'esprit de celui qui veut apprendre *ce* qu'il savait déjà pour l'avoir oublié. La source de la connaissance est déplacée du monde réel à l'intérieur de l'homme. La théorie de la réminiscence rejoint en ce point la devise "connais-toi toi-même", mais cette fois comme argument fondationnel de la théorie des Idées: si chacun apprend en se souvenant de ce qu'il a oublié, le savoir cesse d'être le monopole des maîtres et, par voie de conséquence, l'objet d'une transmission de maître à élève. Le maître, aussi bien que l'élève, questionne et répond à propos d'une réalité indépendante, parce que située dans un lieu transcendant par rapport à celui où vient s'inscrire le questionnement. Dès lors, ce dernier ne sera plus qu'un simple révélateur du savoir, dénué de tout pouvoir créateur.

On voit bien la différence qui sépare les deux types de dialectique. Chez Socrate, la dialectique ne pouvait pas constituer une méthode d'acquisition du savoir. Elle semble avoir plutôt une fonction critique<sup>10</sup>, alors que sa fonction

<sup>9</sup> *Ménon*, 81d.

<sup>10</sup> Cf. dans ce sens les belles pages de M. Meyer in: *De la problématique*, Pierre Mardaga, Paris, 1986, pp. 83 et ssq.

épistémologique demeure minimale. Chez Platon, grâce au coup de force représenté par la théorie des Idées, la dialectique devient *la* méthode pour parvenir à la réponse. Initialement fondée sur la pratique des questions et des réponses, la dialectique va finir par privilégier la réponse au détriment de la question.

Cette occultation de l'interrogativité coïncide avec les débuts de l'ontologie. L'essence des choses étant déjà donnée, la question ne fait que la révéler. L'être (l'essence) devient ainsi le seul objet du questionnement. En d'autres termes, l'être étant idéalement connu, et toute vraie question portant sur l'être en vue de le révéler, il n'y a plus aucune différence entre ce qui fait question (être, concept) et ce qu'en dira la réponse: la réponse, pour peu qu'elle soit vraie, ne peut rien dire en dehors de l'être<sup>11</sup>.

Ce postulat libère la dialectique du règne de l'alternative et de la contingence, pour la re-fonder en tant que science. Le savoir ayant pour objet la vérité, cette dernière ne peut être ni hypothétique, ni contingente, mais nécessaire et apodictique. En posant l'existence du monde des Idées, Platon explique le monde sensible non pas à partir de lui-même - puisque ce monde reste soumis à la contingence de l'opinion, ce en quoi il ne manque d'être problématique -, mais à partir de ce qui en constitue le présupposé ontologique (le monde des Idées).

Cette solution devrait trancher le dilemme de la dialectique socratique, scindée entre son aspiration à un idéal d'objectivité qui la consacre en tant que méthode, et sa structure dialogique ouverte à toutes les mises en question possibles. Or, si la dialectique est la recherche de la vérité, sa relation au questionnement devient inassumable: la question, en tant qu'expression du non savoir, est incompatible avec l'assertabilité de l'ordre propositionnel. La solution de Platon sera donc d'éliminer la contingence de l'opinion en renonçant à sa source première: le questionnement.

Corrélativement, la méthode dialectique se transforme en *système* dialectique monolithique qui, à partir d'un ensemble de propositions initiales, aboutit à un ensemble de conclusions valides. La dialectique platonicienne constitue ainsi comme une première ébauche de système logico-déductif. La validation logique devient le paradigme de la raison, avec le syllogisme pour expression essentielle. En devenant logique, la dialectique ressemble de plus en plus aux démonstrations formelles, mais au prix de sa dimension dialogique, car son déroulement ne laisse aucune place à l'initiative du locuteur<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Comme le dit encore M. Meyer, "en supposant que la question sur les choses est questionnement sur l'être des choses, parce que les choses *sont* (premier niveau d'existence, le monde sensible, n.n.), Platon imagine que la demande porte *a priori* sur une essence", qui, à son tour, *est*. [M. Meyer, "La naissance de l'ontologie", in *Pour une critique de l'ontologie*, Ed. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1991, pp. 11-12]. Les choses sont manifestation de l'Être (concept, Idée, signifié, essence) des choses.

<sup>12</sup> Si ce dernier est nécessaire au processus dialectique, ce n'est qu'afin de marquer par son accord le cheminement vers la connaissance de l'Idée. En effet, la démarche dialectique est orientée par la norme ontologique de l'essence, dont elle prépare la révélation. Si les partenaires du débat dialectique

## 1.2. La constitution du champ rhétorique

### 1.2.1. Rhétorique et dialectique

Dans le plan du langage, le primat de la proposition comme entité en soi représente un des lieux communs de la réflexion linguistique occidentale. On a toujours conçu le langage, de même que la raison, comme un tissu de *propositions*, également appelées *jugements*, la vérité étant la propriété essentielle à leur attribuer. Cette dernière devient ainsi la norme du discours efficace, efficacité relative à sa construction, c'est-à-dire aux mécanismes censés assurer le lien entre les propositions, en même temps que le caractère vrai des contenus assertés. Le vrai s'oppose ainsi au vraisemblable de l'opinion commune.

Cette opposition se traduit également au niveau de la distinction que Platon établit entre rhétorique et dialectique. Au discours de la rhétorique, lieu de la contingence, Platon va opposer le discours philosophique comme reflet d'une ontologie, d'où son caractère apodictique. La vérité dans sa variante ontologique suppose ainsi l'élimination des solutions alternatives: l'ambiguïté, la pluralité des sens, l'opposable passent dans le domaine de la rhétorique, qui n'est plus discours de l'être, mais de l'apparence et du vraisemblable. En cela, la rhétorique perd les attributs d'un art véritable: elle ne dispose ni de règles, ni de critères d'évaluation, d'autant moins d'une méthode qui assure et confirme sa démarche. L'indétermination inhérente à ce pseudo-art le prive ainsi de tout rapport consistant à l'être et à la vérité, qui demeurent l'apanage exclusif de l'entretien dialectique.

Y a-t-il un moyen qui permette à la rhétorique de quitter sa condition d'infériorité dans son rapport à la dialectique?

Socrate montre bien qu'il existe, en réalité, deux types d'activités: d'une part, celles qui sont des arts parce que leur pratique exige une régulation interne réalisée au moyen des normes et des règles; d'autre part, les activités dépourvues de détermination interne, en tant que pratiques uniquement relatives au talent et aux aptitudes des sujets. La rhétorique s'inscrit dans cette seconde catégorie. Certes, on pourrait imaginer une situation où l'efficacité interne de la rhétorique soit assurée par la maîtrise d'un ensemble de règles dont l'application entraîne la production d'un discours juste. La force d'un tel discours serait liée à la satisfaction d'un ensemble de normes techniques. Mais ces contraintes auraient comme résultat que l'art rhétorique, à supposer qu'il puisse exister, renonce à se fonder sur des critères purement subjectifs, comme celui du plaisir, et perde ainsi sa spécificité. D'où le

---

peuvent se mettre d'accord, c'est parce que cet accord est déjà acquis: en fait, l'accord des locuteurs se décide non pas au sujet d'une opinion, mais d'une vérité qui fait l'objet d'une intuition préalable. C'est pourquoi la révélation de cette vérité (essence, Idée) ne doit plus rien à la mise en scène pragmatique du dialogue. C'est dans ce sens qu'un philosophe comme F. Jacques voit dans Platon "l'auteur du premier modèle monologique du dialogue spéculatif." (Jacques, F., *Espace logique de l'interlocution*, P.U.F., Paris, 1985, p. 163).

dilemme dans lequel Platon enferme la rhétorique: ou bien elle trouve son pouvoir dans l'art de gratifier son public, mais dans ce cas elle devient trop conjecturale pour être une véritable *tékhnē*; ou bien elle renonce à faire plaisir au public et donc implicitement à se donner d'autres objectifs que ceux relatifs à sa construction interne<sup>13</sup>.

Cette orientation quasi-exclusive sur le versant de l'auditeur risque toutefois d'induire une vision partielle<sup>14</sup> (et partielle) de la rhétorique, envisagée davantage à la lumière de ses effets plutôt qu'à travers la somme de ses moyens. Or, les moyens de la persuasion rhétorique sont intimement liés au mode de structuration de son discours. De ce point de vue, il semble bien que dans la vision d'Aristote, la rhétorique se définisse également par une dimension technique. La même remarque vaut pour l'écriture poétique, la dialectique ou la démonstration scientifique. Chacune de ces pratiques suppose un ensemble de règles relatives à la bonne formation de leurs discours, quels que soient par ailleurs leurs buts ou le type d'auditeurs auxquels ces discours sont censés s'adresser.

### 1.2.2. *La rhétorique comme technique de vérité*<sup>15</sup>

Au même titre que la dialectique et la démonstration scientifique, la rhétorique viserait donc la recherche de la vérité<sup>16</sup>, quoique dans des buts et des cadres institutionnels spécifiques. En effet, "la considération du vrai et celle du vraisemblable dépend d'une seule et même faculté [la raison, n.n.] (...). Aussi, à

---

<sup>13</sup> Dans ce dernier cas, la rhétorique perd son pouvoir, mais le contrôle que la philosophie exerce sur elle lui donne un statut comparable à celui d'un art à part entière. Platon le dit bien dans le *Phèdre* [260d-e], lorsqu'il affirme qu'une fois guidée par le souci de vérité, la rhétorique devient une véritable *tékhnē*, et s'apparente à l'amour et à la sagesse.

<sup>14</sup> Aristote l'avait bien vu, lorsqu'il avait associé l'étude de la rhétorique à la mise en place de ses trois composantes essentielles: l'*ethos*, qui définit la figure morale de l'orateur, le *pathos*, relatif aux passions de l'auditeur, et le *logos* proprement dit.

<sup>15</sup> La rédaction de ce chapitre doit beaucoup à l'excellent article de F. Wolff: "Trois techniques de vérité dans la Grèce classique. Aristote et l'argumentation", *Hermès* n° 15/1995.

<sup>16</sup> Cette affirmation contredit singulièrement l'hypothèse platonicienne qui oppose la vérité, d'une part, à la contingence de l'opinion, de l'autre. N'oublions cependant pas que la zone d'ombre qui fut celle de la rhétorique au temps de Platon a été due pour une large part à l'identification de la rhétorique et de la sophistique. Dans son combat contre les Sophistes, Platon avait transformé la rhétorique en une théorie du *pathos*, en l'assimilant à une entreprise de manipulation de l'auditoire opérant sur le fond de ses passions.

La démarche théorique d'Aristote a eu le mérite d'avoir sauvé la rhétorique du néant auquel la vouait Platon, en insistant aussi bien sur l'utilité de la rhétorique que sur la nature de ses rapports à la dialectique: "La rhétorique se rattache à la dialectique. L'une comme l'autre s'occupe de certaines choses qui, communes par quelque point à tout le monde, peuvent être connues sans le secours d'aucune science déterminée. Aussi tout le monde, plus ou moins, les pratique l'une et l'autre; tout le monde, dans une certaine mesure, essaie de combattre ou de soutenir une raison, de défendre [ou] d'accuser." (Aristote, *Rhétorique*, I, § I, [1354a], 75)

l'homme en état de discerner sûrement le plausible, il appartient également de reconnaître la vérité.”<sup>17</sup>

Or, cette reconnaissance est assurée par des moyens exclusivement discursifs. L'homme de raison est donc capable de reconnaître la validité d'un raisonnement à partir du discours lui-même, vu comme enchaînement logique menant des prémisses à la conclusion. En tant que tels, les différents discours, qu'il s'agisse du discours rhétorique, de la dialectique ou de la démonstration scientifique a) excluent toute référence à des procédures de vérification non discursives, b) partagent une même forme de transmission de la vérité<sup>18</sup>: l'argumentation.

L'argumentation a donc ceci de particulier que le caractère vrai ou vraisemblable de sa conclusion ne dépend pas de ce qui est hors discours (pouvoir vérificatif de la référence empirique), mais uniquement de ce qui est dit et de la manière dont ce qui est dit est organisé par celui qui parle. Dire que la visée de vérité est atteinte uniquement par des voies discursives signifie ensuite que l'effet de vérité ou de vraisemblance exclut toute référence à l'autorité de celui qui parle: la vérité ne peut être fondée sur ce que l'orateur est, sait, ou peut faire en vertu de sa position et de son statut social: “On peut appeler “argumentation” le fruit de cette double exclusion: exclusion de toute forme de transmission de vérité par des moyens extra-discursifs, soit parce qu'ils ne relèvent pas du discours (e.g. la violence ou l'appel à l'évidence), soit parce qu'ils relèvent de ce qui en lui est étranger à ce qu'il dit (autorité du locuteur, sentiments de l'auditeur).”<sup>19</sup> L'adhésion de l'interlocuteur à la vérité de ce qui est dit est donc une adhésion au discours et non une adhésion à l'interlocuteur.

En deuxième lieu, dans l'argumentation, aucune assertion ne saurait suffire à imposer, par elle-même, sa propre vérité. La vérité d'une assertion (généralement appelée conclusion), ne peut dépendre que d'une autre assertion (prémisse). Si donc l'assertion peut être pensée comme un lieu minimal de vérité, dans l'argumentation il est absolument nécessaire, pour qu'une assertion soit tenue pour vraie, qu'une deuxième vienne s'y rattacher et en appuyer la vérité.

Quelles que soient donc les stratégies utilisées par le locuteur dans le cadre du raisonnement dialectique (le syllogisme) ou rhétorique (l'enthymème), il reste que dans leur qualité même de raisonnements, rhétorique et dialectique sont les mêmes: dans les deux cas il s'agit d'un même cheminement de la pensée à partir des prémisses vers la conclusion. Autrement formulé, même si le point de départ du

---

<sup>17</sup> op. source citée, I, § XI, [1355a], 79.

<sup>18</sup> Contrairement aux trois techniques de vérité: la rhétorique, la dialectique et la démonstration scientifique, le critère d'évaluation de l'écriture poétique n'est pas le vrai, mais le beau: un discours poétique doit être tenu pour beau avant de passer pour un discours vrai. La vérité occupe une place secondaire dans la poétique, tout comme la beauté dans l'argumentation (voir les considérations d'Aristote sur le style au livre III de la Rhétorique).

<sup>19</sup> F. Wolff: “Trois techniques de vérité dans la Grèce classique. Aristote et l'argumentation”, *Hermès* n° 15/1995, p. 46.

logos rhétorique n'est pas le vrai, mais le vraisemblable, son mode d'organisation, en tant que raisonnement, suit de près le modèle de l'argumentation dialectique: la persuasion est le résultat d'un raisonnement valide, dont les conclusions découlent, avec une nécessité plus ou moins grande, des prémisses invoquées au départ.

Rhétorique et dialectique partagent donc une propriété commune: le fondement de la vérité se trouve à chaque fois dans le discours même. Aucune valeur véridictoire n'est attribuée à l'évidence par le réel (preuve physique, référentielle), ni au statut de l'orateur. Ce qui les différencie est à chercher du côté des particularités de la situation discursive et du type d'interlocuteurs que ces situations présupposent. Ainsi

- la rhétorique se définit à travers un certain cadre social - les lieux de l'exercice rhétorique: le tribunal, l'Assemblée du peuple, les réunions commémoratives, c'est-à-dire les lieux-clés de la démocratie athénienne, puisqu'il s'agit des lieux où l'on s'adresse au peuple. Chacun de ces lieux favorise l'exercice de l'un ou l'autre des trois genres de la rhétorique: le judiciaire, en référence au tribunal où le peuple se réunit pour juger des infractions aux lois qu'il s'est données, le délibératif - en référence aux Assemblées délibératives où il est question de décisions à prendre pour l'avenir de la Cité, l'épidictique, lié aux réunions commémoratives, permettant de se remémorer et de communier aux valeurs du passé. Quels que soient ces lieux et les règles auxquelles la parole est censée obéir dans leur cadre, il existe une méta-règle générale de l'exercice rhétorique, à savoir le débat, i.e. la représentation d'une lutte entre deux discours opposés entraînant la figure d'une antilogie: les discours d'accusation et de défense au Tribunal, portant sur les deux concepts opposés de *juste* et d'*injuste*, les discours qui conseillent ou qui déconseillent dans les Assemblées délibératives, portant sur les concepts d'*utile* et de *nuisible*, les discours employés à louer ou à blâmer dans les réunions commémoratives, centrés sur les concepts de *beau* et de *laid*.

- la dialectique se définit à son tour par un lieu, à savoir l'espace privé, et par des règles qui lui sont propres: ne pas poser des questions ambiguës, ne répondre que par oui ou par non, etc. Mais la règle essentielle de la dialectique consiste à essayer d'amener son adversaire à se contredire sans jamais se contredire soi-même. A ce niveau, il semble donc que ce qui oppose la rhétorique à la dialectique serait le déplacement de l'antilogie de l'espace public, lieu où le peuple se réunit comme tel, vers l'espace privé. Mais les deux débatteurs continuent de se contredire en public, même si ce public est privé, et en cela ils continuent d'obéir aux règles qui gouvernent le débat rhétorique.

Malgré ce qui les différencie (particularités des règles constitutives, cadre social, spécificité du rapport discursif à l'autre), rhétorique et dialectique se fondent donc sur une même pratique discursive: l'argumentation, dont la théorie sera indissolublement liée à la constitution progressive de la réflexion sur la vérité dans la pensée grecque classique.

### 1.3. *L'héritage propositionnaliste: les théories de l'argumentation*

L'héritage épistémologique du propositionnalisme, dont l'émergence coïncide avec la naissance de l'ontologie, continue de féconder aujourd'hui encore la réflexion linguistique contemporaine. À côté de la sémantique véridictionnelle, qui, la première, érige la vérité au rang d'une notion primitive, les théories de l'argumentation restent également fidèles aux acquis propositionnalistes.

Un argument dans ce sens serait la définition même de l'argumentation: suite de *propositions* liées les unes aux autres selon des principes déterminés, censés faire admettre la *vérité* d'une *thèse* ou conclusion. Une argumentation minimale se compose donc obligatoirement de deux assertions: celle dont on veut transmettre la vérité, et celle dont on se sert pour appuyer ce qui est dit dans la première. Le mode de construction argumentatif, allant des prémisses (arguments) à la conclusion (thèse), explique ainsi qu'un argument soit plus ou moins fort en fonction de sa capacité à démontrer la *vérité* de la thèse.

La définition de la *thèse* comme une *proposition vraie* entraîne à son tour un certain nombre de conséquences. Parmi ces dernières:

- Une vision exclusivement polémique de l'argumentation, prise dans la logique du vrai et du faux. Dans ce contexte, la vérité ou la vraisemblance d'une thèse justifie ipso facto le rejet de l'autre.

- Malgré les apports théoriques de la pragmatique et de l'analyse du discours, qui ont fini par ouvrir le champ de l'argumentation à la relation interlocutive, *l'analyse de l'argumentation reste préférentiellement centrée sur les conditions d'assertabilité de la thèse*: une thèse est assertable s'il existe un ensemble de propositions (les *arguments*), censées la prémunir contre des mises en question effectives ou potentielles. Ces procédures de validation ou de justification seraient ainsi comme la réminiscence, au niveau discursif, de la condition logique qui exige qu'une proposition (en l'occurrence la thèse) soit consistante avec un ensemble d'autres propositions ou système.

- Enfin, *le propositionnalisme déplace systématiquement la réflexion sur l'argumentation dans le plan de sa structuration formelle*, alors même qu'il situe explicitement son point de départ dans *l'expression d'une question ou problème*. Ce faisant, le propositionnalisme s'interdit d'instaurer la dimension dialogique de l'argumentation, en se concentrant de manière exclusive sur le caractère assertorique de la thèse.

Les définitions de l'argumentation s'articulent ainsi autour de maîtres-mots (*argument, conclusion, thèse...*) dont certains (*problème, problématique, question*), quoique dotés d'une ouverture conceptuelle remarquable, demeurent la plupart du temps inexploités. Cf. Charolles (1980): "la thèse défendue par l'argumentateur réfère à un *champ problématique* (à un domaine d'interrogation ou de préoccupation) qui définit en somme l'objet de l'argumentation (...). *L'objet de*

*l'argumentation est donc (...) un problème (...) explicitement ou implicitement posé (...).*<sup>20</sup> Aucune autre mention n'est faite aux notions d'*interrogation, problème ou champ problématique*.

La citation d'Eggs est beaucoup plus explicite sur le sens donné à ces notions: "Toute argumentation présuppose un *problème*, c'est-à-dire un *dissensus*, réel ou imaginaire, sur une *question* précise; vu qu'il ne peut y avoir d'argumentation sans langage, *toute question doit être formulée en forme de thèse*."<sup>21</sup>

Contrairement à la première définition, où *problème* a le sens de *question* (explicitement ou implicitement posée), la seconde définition associe *problème* et *question* à l'intérieur d'un paradigme de sens différent. Dans ce cas, *problème* est synonyme de *dilemme, dissensus, difficulté*, et se situe plutôt sur un plan cognitif, alors que la notion de *question* renvoie à l'aspect concret du problème.

Précision importante, *question* désigne un type particulier d'énoncé interrogatif - la *question alternative (P ou non-P?)*, rendant compte de la nécessité, pour le locuteur, de choisir entre l'une ou l'autre branche de l'alternative qui se pose à lui. La question alternative se définit ainsi à travers le caractère *disjonctif* de ses réponses. Nous dirons que le locuteur se trouve face à un *dilemme*: "alternative contenant deux propositions contraires ou contradictoires entre lesquelles on est mis en demeure de choisir" [Petit Robert, 1999] -, par quoi se trouve également précisée la nature sémantique du problème. Ce dernier demande, pour être résolu, de s'incarner dans une forme matérielle. Dans ce sens, la *thèse* représente la forme matérialisée du problème: on ne peut argumenter que pour ou contre une thèse.

#### question : T ou non-T ?

	(i)	(ii)	(iii)
pour T contre T	affirmer nier	conseiller déconseiller	apprécier déprécier
<b>argumentation</b>	<b>épistémique</b>	<b>déontique</b>	<b>éthique / esthétique</b>

Thèses:

- (i) T est le cas / T n'est pas le cas  
Jean est à la maison / Jean n'est pas à la maison.
- (ii) Il faut faire T / Il ne faut pas faire T  
Il faut supprimer la peine capitale / Il ne faut pas supprimer la peine capitale.
- (iii) T est bon (beau) / T est mauvais (laid)  
Ce film est bien / Ce film n'est pas bien.<sup>22</sup>

<sup>20</sup> M. Charolles, "Les formes directes ou indirectes de l'argumentation", in *Pratiques*, n° 28/1980, p. 7 (nos italiques).

<sup>21</sup> E. Eggs, *Grammaire du discours argumentatif*, Ed. Kimé, Paris, 1994, p. 19.

<sup>22</sup> La question ne concerne donc pas uniquement les formes d'indétermination du savoir (caractère épistémique du problème), mais également son rapport à l'action (faire/ne pas faire) et à l'appréciation

Une fois occultée la question de départ, la thèse perd son caractère de réponse et se manifeste en tant que *jugement* ou *proposition*. La dimension assertorique de la thèse se substitue ainsi au caractère problématique de l'énoncé initial. Conséquemment, l'accent se déplace de l'aspect problématique du sujet traité vers la technique de raisonnement censé le résoudre.

Il a fallu attendre le renouveau théorique apporté par les ouvrages de C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca<sup>23</sup> pour que la théorie de l'argumentation quitte le domaine de la logique pour s'intéresser aux pratiques argumentatives concrètes.

Le premier, Perelman déplace l'accent des critères de validité formelle, d'essence logique, vers une théorie de l'argumentation dont les moyens sont fondamentalement hétérogènes à ceux utilisés en logique formelle. Ainsi, la logique procède à partir d'un ensemble d'axiomes qui fondent la validité du raisonnement démonstratif et des règles de dérivation nécessaires à l'engendrement des propositions à l'intérieur du système. Or, les propositions ainsi engendrées acquièrent la force de la vérité: elles sont nécessaires en vertu des règles mêmes du système, qui reste fermé à la contingence.

Perelman refuse une relation aussi directe entre l'argumentation et la vérité. Dans son opinion, une bonne argumentation ne saurait être jugée à l'aune de sa structure formelle, mais en fonction de la réaction (adhésion/non-adhésion/indifférence) qu'elle suscite chez l'auditeur. Dans cette optique, l'objet de l'argumentation est constitué par l'étude des moyens discursifs utilisés afin de "provoquer ou de faire accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment."<sup>24</sup>

Cette définition n'est pas isolée. D. Maingueneau suit la voie descriptive classique lorsqu'il décrit l'argumentation comme "une action complexe finalisée, un enchaînement structuré d'arguments liés par une stratégie globale qui vise à faire adhérer l'auditoire à la thèse défendue par l'énonciateur".<sup>25</sup> A son tour, G. Vignaux voit dans l'argumentation un "discours finalisé qui comporte au moins deux

---

(aimer/ne pas aimer), correspondant aux trois genres du discours rhétorique: "Tout discours est constitué de trois éléments, celui qui parle, les choses dont il parle et celui à qui il parle [...]. Il est nécessaire que cet auditeur soit ou un spectateur ou un juge, et que ce dernier juge sur ce qui s'est passé ou sur ce qui se passera. Celui qui décide sur les choses futures est, par exemple, le membre d'une assemblée, celui qui décide sur le passé est le juge et celui qui décide sur la capacité de l'orateur est le spectateur. Il y a donc nécessairement trois genres de discours rhétoriques, le *délibératif*, le *judiciaire*, le *démonstratif* (epideiktikon)". (Aristote, *Rhétorique* I, 1358 a 37)

<sup>23</sup> C. Perelman, L. Olbrechts-Tyteca: *La Nouvelle Rhétorique. Traité de l'argumentation*, P.U.F., Paris, 1958; C. Perelman, *Rhétoriques*, Ed. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1989.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 5.

<sup>25</sup> D. Maingueneau, *L'Analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Hachette Supérieur, Paris, 1991, p. 228.

caractéristiques: a) être structuré en propositions ou thèses qui constituent un raisonnement (...); b) renvoyer toujours à un autrui, que cet autrui soit individualisé ou non individualisé (un homme, un groupe...)"<sup>26</sup>

La présence postulée de l'auditoire permet à l'analyse d'intégrer les conditions de l'efficacité pratique de l'argumentation. Ainsi, une argumentation réussie s'accompagne d'une modification des dispositions actionnelles ou cognitives de l'auditoire dans le sens désiré par le locuteur:

"... on n'argumente jamais qu'afin de *modifier de quelque façon la pensée ou le jugement d'autrui* (...). Une situation d'argumentation est une situation dans laquelle un sujet A (...) se propose d'*intervenir sur le jugement, l'opinion ou le comportement d'un sujet B* (...) à l'aide - ou par le moyen - d'un discours."<sup>27</sup>

"L'argumentation est l'opération par laquelle un énonciateur *cherche à transformer par des moyens linguistiques le système de croyances et de représentations de son interlocuteur*."<sup>28</sup>

Remarquons que dans ce contexte, l'analyse demeure attachée à l'examen des *stratégies, justifications, négociations*, qui sont autant de procédures de validation des assertions avancées par le locuteur.

Enfin, les différentes définitions de l'argumentation proposent une représentation variée du couple locuteur - auditeur. Un auteur comme Charolles, par exemple, utilise, en référence aux protagonistes de l'argumentation, les notions "d'agent argumentateur (auteur de la conduite argumentative) et de patient argumentaire (visé par la conduite)." Le seul instant où l'auditeur devient actif serait celui où il *donne son adhésion*, moment décrit par Charolles comme une transformation du rôle de l'argumentaire, qui de patient devient "agent (...) de la modification de ses convictions".

Dans l'ouvrage de Toulmin 1993<sup>29</sup>, l'interlocuteur est un être "sceptique", dont la présence est postulée dans le seul but de fonder un modèle de raisonnement qu'il ne soit plus possible de contester ou de critiquer. Le modèle proposé est ainsi relatif à la technique discursive par laquelle un locuteur apporte des justifications aux assertions qu'il a avancées, et qui peuvent être mises en doute par l'interlocuteur. Ce qui est donc visé, c'est un modèle du raisonnement irréfutable, plus proche dans ses aspirations du syllogisme démonstratif que de l'enthymème rhétorique.

<sup>26</sup> G. Vignaux, *L'Argumentation. Essai d'une logique discursive*, Librairie Droz, Genève, 1976, p. 58.

<sup>27</sup> Jean-Blaise Grize, *De la logique à l'argumentation*, Librairie Droz, Genève, 1982, pp. 135 et 152.

<sup>28</sup> C. Plantin, *Essais sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Ed. Kimé, Paris, 1990, p. 146.

<sup>29</sup> Stephen Toulmin, *Usages de l'argumentation*, Paris, P.U.F., 1993 (trad. de Ph. de Brabantère).

Toulmin aboutit au schéma général suivant:

Thèse (C) Question	Harry est sujet britannique. Qu'avez-vous à dire pour justifier votre propos?
Donnée (D) Question	Harry est né aux Bermudes. Comment pouvez-vous inférer C?
Garantie (G) Question	Un homme né aux Bermudes est généralement sujet britannique. Est-ce toujours le cas?
Réserve (R) Mise en question	Si ses parents sont étrangers ou si Harry a été naturalisé Américain, la règle ne s'applique pas. C'est pourquoi vous ne pouvez pas être aussi tranché dans votre conclusion, n'est-ce pas?
Modalisateur (Q) Question	En effet, il en va seulement de manière présomptive. Qu'est-ce qui vous fait penser que les natifs de Bermudes sont en général de nationalité anglaise?
Fondement justificatif (F)	Cette règle fait partie de la législation suivante... <b>Soit.</b>

Malgré sa présence, le couple locuteur - auditeur ne suffit pas à mettre en place les conditions d'une véritable interaction. L'auditeur n'intervient dans la réflexion de Toulmin que dans sa qualité de prétexte à l'interrogation, car il faut bien que cette dernière s'origine quelque part. Or, une fois la possibilité du questionnement épuisée, ce qui reste, c'est un argument parfait en soi et par soi (perfection due à la complétude du schéma argumentatif proposé).

A force d'étayages successifs (de la thèse par des arguments, de la relation thèse - arguments par des topoï ou garanties, des garanties elles-mêmes par l'appel à des fondements justificatifs: lois, réglementations, normes, etc.), le discours argumentatif finit par ne plus susciter de questions. L'idéal de l'argumentation devient ainsi un raisonnement exempt de problématique: ayant répondu à toutes les questions possibles, l'argumentation s'épuise dans le silence d'autrui.

Mais le plus souvent, la notion d'*argumentation* appelle l'idée d'une confrontation entre deux ou plusieurs thèses. C'est l'aspect interactif de l'argumentation, réunissant les deux figures du proposant (P) et de l'opposant (O), chacun défendant sa propre thèse (T<sub>P</sub>, T<sub>O</sub>). Partant, l'autre n'est ni l'objet passif vers lequel tend l'effort argumentatif du locuteur, ni le reflet théorique d'une postulation, mais un partenaire de discussion à part entière, qui se définit à travers son propre système de valeurs, et donc implicitement à travers sa propre manière de se rapporter au monde. L'argumentation n'est plus dès lors un espace de discussion

homogène, unilatéralement orienté (du locuteur vers l'interlocuteur), mais un lieu de confrontation, chacun des protagonistes essayant d'imposer sa propre *thèse*.

Fondement de l'échafaudage argumentatif, la *thèse*<sup>30</sup> (**t**) devient le centre organisateur de tout un système de cohérences: dans ce sens, toutes les propositions d'une argumentation doivent être logiquement consistantes avec **t**, qu'elles servent à étayer. Soit **E** l'ensemble de ces propositions. Sa cohérence est assurée par la propriété de compatibilité logique entre ses propositions constitutives: on ne peut avoir, à l'intérieur de **E**, à la fois p et non p. Cette condition permet de voir dans l'argumentation l'articulation d'un univers de sens cohérent. L'argumentation à thèse oppose ainsi deux mondes, i.e. deux types de rationalité, mis au service de deux thèses distinctes.

T <sub>1</sub> Le président va gagner les élections.	T <sub>2</sub> Le président ne va pas gagner les élections.
L <sub>1</sub> , T <sub>1</sub>	L <sub>2</sub> , T <sub>2</sub>
T <sub>1</sub> vraie	T <sub>2</sub> vraie
T <sub>2</sub> fausse	T <sub>1</sub> fausse

Les mouvements concessifs ne contredisent qu'en apparence cette hypothèse. En disant *q mais p*, le locuteur *présente* effectivement une proposition q inconsistante avec p, et implicitement divergente par rapport à **t**, mais sans pour autant *l'utiliser*. En d'autres mots, le locuteur ne fait que signaler, à l'intérieur de son propre système de cohérences, **E<sub>i</sub>**, la *possibilité* d'un système hétérogène, **E<sub>j</sub>**. En d'autres termes encore, un locuteur L<sub>i</sub> peut se situer provisoirement dans le système de cohérence construit par son interlocuteur, L<sub>j</sub>, mais sans entrer dans la logique de ce dernier. Se montrer concessif est ainsi une stratégie qui permet au locuteur d'être coopératif même si, argumentativement, il ne collabore<sup>31</sup> pas avec ses interlocuteurs.

<sup>30</sup> Le mot *thèse* est défini dans le Petit Robert 1999 comme une "*proposition* qu'on tient pour vraie et qu'on s'engage à défendre par des arguments". A son tour, la *proposition* désigne la signification d'une phrase isolée, considérée en dehors de son contexte d'émergence (linguistique et/ou situationnel) et, par extension, *la phrase elle-même*. La thèse prend donc la forme d'une *phrase déclarative tenue pour vraie*.

<sup>31</sup> Les notions de *coopération* et de *collaboration* discursive doivent être distinguées comme deux termes opposant une conduite discursive entendue comme une règle constitutive, au sens de Searle - la *coopération* - à une conduite relative à des normes, imposant aux participants des droits et des obligations - la *collaboration*.

Le propre d'une norme est d'être respectée ou violée, alors qu'une règle est appliquée ou non appliquée. La non application d'une règle constitutive rend pratiquement impossible l'activité dont elle constitue le fondement, alors que la violation d'une norme entraîne seulement des sanctions institutionnelles. En d'autres termes, "un comportement discursif collaboratif ou non collaboratif est nécessairement coopératif, tandis qu'un comportement non coopératif n'est ni collaboratif, ni non collaboratif, mais simplement non pertinent." (J. Moeschler, A. Auchlin, "Stratégies interactives,

Il nous semble qu'une théorie de l'argumentation, telle que nous venons de l'esquisser, risque de cacher, sous des apparences dialogiques, un monologisme de fond. Concéder des arguments à son adversaire est loin de créer les prémisses d'une véritable rencontre. Faire état des arguments d'autrui ne doit pas nous tromper. La concession n'est pas un travail sur le sens, mais sur l'énonciation. S'il y a reprise des arguments d'autrui, ces derniers ne sont pas en usage, mais en mention: le locuteur ne peut les employer pour de bon, sinon il risque de détruire la consistance de son propre monde. Ce qu'il s'agit de faire, c'est essayer d'amener autrui sur son propre terrain, l'installer dans sa propre logique. Stratégie sans risques donc, la concession préserve l'autonomie des deux systèmes qui s'affrontent, tout en donnant l'illusion de leur communicabilité.

Mais si argumenter consiste à rester à l'intérieur de son propre monde, on peut douter que l'argumentation "à thèse" soit, à proprement parler, un dialogue. En effet, si l'on s'accorde à faire de la communauté du sens la condition sine qua non du dialogue, on voit bien que cette condition semble d'emblée exclue lorsque l'on argumente: chacun travaille à renforcer les frontières argumentatives de son propre monde et ce faisant, à rendre irréfutable la thèse qu'il défend. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que l'enjeu de l'argumentation soit la poursuite d'une stratégie gagnante, qui vise l'élimination de l'adversaire.

A travers tous ces choix: primauté de la thèse, réduction de l'alternative, rationalité à l'oeuvre, souci de convaincre, l'étude de l'argumentation reste entièrement centrée sur le modèle propositionnaliste, c'est-à-dire sur une théorie du discours tournée vers lui-même, considéré en tant qu'entité autonome, en dehors du questionnement qui le fonde. C'est également ce qui explique que l'argumentation soit opaque à la pensée de la différence, ou conçoive cette dernière de façon radicale, en tant que suppression de l'alternative.

#### ***1.4. De quelques limites du propositionnalisme et de la nécessité de le dépasser***

Le propositionnalisme doit donc affronter ce paradoxe: la possibilité même de l'argumentation réside dans la *discutabilité* de la thèse. Si la thèse est discutable, c'est que plusieurs opinions sont possibles. Or, si l'on compare les diverses définitions de l'argumentation, tous les modèles théoriques se ramènent finalement à un seul cas de figure: s'imposer devant autrui, réduire l'alternative, occulter le problématique. L'auditeur ne donne plus dès lors son adhésion à une *réponse*, mais à une *solution*, dont l'aspect résolutoire cesse de faire mention des questions qui l'ont fait naître, et ce faisant, cesse d'être problématique.

---

interactionnelles et interprétatives", in Roulet et alii, *L'Articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang, 1987, p. 202).

Cf. également le "principe de coopération discursive", in H. P. Grice, "Logique et conversation", *Communications*, n° 30/1979.

L'argumentation serait-elle définitivement fermée à la pensée de la différence? Sinon, peut-on envisager une théorie de l'argumentation qui donne son sens à l'altérité, et ce faisant, possède une dimension dialogique qui ne soit plus le résultat d'un surplus rhétorique, mais une réalité constitutive?

La réponse à ces questions suppose de repenser la notion d'*argumentation* dans une perspective épistémologique différente. Les pages précédentes ont tenté d'illustrer la manière dont la théorie de l'argumentation s'est progressivement constituée sur la base d'un modèle de rationalité de type propositionnaliste ou justificatoire. Ce modèle permet d'expliquer que l'alternative issue de l'opposition entre deux thèses s'incarne finalement dans une opposition entre deux individus "qui croient chacun en l'un des termes de l'alternative, mais bien sûr, pas le même".<sup>32</sup> Partant, l'argumentation n'est pas un rapport enraciné dans le dialogue, mais une positivité émergeant du rejet de la contradiction. Le logos, synonyme de raison, se définit exclusivement sur la base des rapports logiques qui transforment un ensemble de *propositions* dans un tout cohérent.

Avec le développement des recherches en pragmatique linguistique et, plus tard, en Analyse du Discours, un nouveau paradigme s'est progressivement constitué en réplique au modèle logique de la raison. Ce nouveau paradigme est appelé par un auteur comme M. Meyer<sup>33</sup> *problématologique*, mais on peut également l'appeler *dialogique*, *communicationnel* ou tout simplement *pragmatique*. La problématologie émerge dans le contexte d'un déplacement fondationnel<sup>34</sup> qui enlève à la proposition son caractère premier: en fait, le sujet n'asserte que pour répondre aux multiples *questions* qui se présentent à lui. La problématologie constitue ainsi un discours sur la *rationalité de la raison*, et envisage cette dernière en tant que processus de questionnement. En effet, "il est une réalité qui s'impose de façon constante, à savoir que dans tout raisonnement, dans toute pensée, il y a une question, et que le produit qui en résulte doit être étudié en tant que réponse."<sup>35</sup> Cette nouvelle manière de penser la rationalité tente de restituer au logos sa fonction originnaire, en faisant émerger un modèle d'analyse qui rende sensible son caractère essentiellement problématologique<sup>36</sup>.

La base de la démarche rationnelle n'est plus dès lors la *proposition*, mais la *question* ou *problème*: l'homme agit et parle en réponse aux multiples questions qui se présentent à lui. Certes, les questions auxquelles l'homme peut répondre sont

<sup>32</sup> M. Meyer, "Les fondements de l'argumentation", in C. Hoogaert (éd.), *Argumentation et questionnement*, PUF, 1996, p. 16.

<sup>33</sup> M. Meyer, *De la problématologie. Philosophie, science et langage*, Pierre Mardaga, Paris, 1986.

<sup>34</sup> Sur le déplacement de paradigme opéré par cette substitution cf. les contributions de M. Meyer, *De la problématologie*, Pierre Mardaga, 1986; K. O. Apel, *Le logos propre au langage humain*, Ed. de l'Eclat, Paris, 1994; H. Parret, *L'Esthétique de la communication. L'au-delà de la pragmatique*, Ousia, Paris, 1999.

<sup>35</sup> Corinne Hoogaert, "Persuasion, communication et questionnement", in C. Hoogaert (dir.), *Argumentation et questionnement*, P.U.F., Paris, 1996, 53.

<sup>36</sup> Nous empruntons ce terme au livre de M. Meyer, *De la problématologie*, Pierre Mardaga, Paris, 1986.

innombrables, mais deux grandes possibilités s'offrent à lui: soit il formule la question, en attendant que l'autre, l'interlocuteur, lui fournisse la réponse; soit il apporte lui-même la réponse aux questions qui l'animent. La question retrouve ainsi la condition première qui était la sienne au temps de Socrate: elle n'est pas tout simplement une occasion pour répondre, mais exprime la possibilité même de la réponse. La problématologie "se situe ainsi entre Socrate, qui privilégiait les questions, et Platon, qui ne connaît que les réponses."<sup>37</sup>

En fait, l'émergence de la problématologie est liée aux difficultés du paradigme propositionnaliste à intégrer des phénomènes sémantiques réfractaires à la logique du vrai et du faux. Les notions d'*interrogation* ou de *phrase interrogative*, par exemple, se laissent difficilement traiter à l'intérieur du paradigme propositionnaliste. Ce dernier conçoit l'interrogation tout au plus comme un jugement incomplet, i.e. un jugement formé à partir d'une relation entre deux éléments (sujet et prédicat), dont soit l'un, soit l'autre, soit leur relation, apparaît comme indéterminé. Or, l'indétermination des jugements interrogatifs entraîne l'indécidabilité de leurs conditions de vérité: une phrase interrogative n'est ni vraie ni fausse.

L'échec de la sémantique logique à penser l'interrogation dans les catégories de la *vérité* explique les deux tendances dominantes dans son étude:

**a)** la réduction de l'interrogation à la classe de ses *présuppositions*, donc finalement à un ensemble de propositions vraies ou fausses.

Tout comme le sens d'une proposition *p* est donné par l'ensemble de ses conditions de vérité, le sens d'une interrogation, ?*p*, sera donné par l'ensemble des conditions qui doivent être vérifiées pour que ?*p* possède au moins une réponse vraie. Ces conditions ne sont rien d'autre que les *présuppositions* de l'interrogation.

Ainsi, l'interrogation:

*As-tu cessé de battre ta femme?*

présuppose la vérité des propositions *p1*:

(*p1*) *Tu as une femme.*

et *p2*:

(*p2*) *Tu as l'habitude de la battre.*

La vérité de ses présuppositions est donc une condition nécessaire pour qu'on puisse parler d'une interrogation correcte.

**b)** la réduction de l'interrogation à l'ensemble de ses *réponses possibles*: l'interrogation en soi n'ayant pas de valeur de vérité, sa réponse apparaît en revanche comme une proposition susceptible d'être vraie ou fausse.

C'est ce qui explique le statut secondaire de l'interrogation aussi bien par rapport au contexte de son émergence (ses présuppositions), que par rapport à sa

---

<sup>37</sup> Michel Meyer, "Problématologie et argumentation ou la philosophie à la rencontre du langage", in *Hermès*, n° 15/1995, p. 147-148.

finalité (l'ensemble de ses réponses possibles). L'interrogation apparaît ainsi comme "une interruption temporaire et locale de la chaîne des affirmations et des négations"<sup>38,39</sup>, c'est-à-dire, en dernière instance, comme un accident perturbateur de l'ordre propositionnel.

c) la réduction de l'interrogation à la logique des impératifs, associée à une logique épistémique (cf. modèle de Hintikka, p. x). C'est l'aspect gnoseologique de l'interrogation - qui se transforme alors en *question* - souvent associée à une demande d'information. La question apparaît ainsi comme le moyen utilisé par un locuteur afin d'obtenir une information ou tout simplement une augmentation de son capital cognitif. C'est le mérite de la logique érotétique<sup>40</sup> d'avoir montré que la *question* seule ne peut faire l'objet d'une étude en soi: c'est la relation *question* – *réponse*<sup>41</sup> qui est fondamentale, de même que les différentes situations où cette relation se manifeste dans le monde.

## 2. Constitution du paradigme problématologique et émergence du couple question-réponse

Ainsi, en 1939, R. Collingwood<sup>42</sup> formule, pour la première fois, l'hypothèse du caractère premier du questionnement dans la détermination progressive du savoir. Cette intuition revêt chez Collingwood la forme du *principe de corrélation question - réponse*, qui établit que "la compréhension de tout énoncé dépend de la détermination de son caractère de réponse, et donc de l'explicitation de la question dont il est corrélatif."<sup>43</sup> Collingwood oppose ainsi à la puissante doctrine

<sup>38</sup> L. Apostel, "De l'interrogation en tant qu'action", *Langue Française*, n° 52/1981, p. 27.

<sup>39</sup> Pour le propositionnalisme, la négation est elle-même une proposition à part entière, l'envers d'une assertion niée.

<sup>40</sup> Les questions étant des signes, la théorie qui les étudie a été appelée par certains auteurs la sémiotique érotétique. Cette dernière comprend la syntaxe érotétique, la sémantique érotétique et la pragmatique érotétique. Les deux premières forment la logique érotétique proprement-dite, dont l'objet est constitué par la structure logique des questions (présupposition, matrice, desideratum, réponse) et par les relations entre la question et ses présuppositions, d'une part, et entre la question et ses réponses possibles, d'autre part. Quant à la pragmatique érotétique, son objet n'est pas constitué par les questions telles quelles, mais par leur contexte d'émergence et de solution, contexte qui suppose l'existence du questionneur et du répondant.

<sup>41</sup> Le couple question-réponse a fait l'objet de nombreuses études. Issu de la théorie sémantico-logique (Aqvist 1972 ; Belnap & Steel 1976; Hiz 1978; Hintikka 1974, 1976, 1978, 1981, 1983), il a fait l'objet d'études syntactico-sémantiques (Berrendonner 1981; Fauconnier 1981), sémantico-argumentatives (Anscombe et Ducrot 1981 et 1983) et sémantico-pragmatiques (Diller 1984, Kiefer 1988).

Néanmoins, ce n'est qu'à partir des recherches menées en philosophie (Jacques 1979, 1985; Apel 1994, Parret 1999), herméneutique (Gadamer 1996) ou rhétorique (Meyer 1982, 1985, 1996) que la problématique du rapport liant questions et réponses gagne en consistance à travers sa mise en relation au problème du sens comme objet d'une interprétation: le sens d'une assertion dépend ainsi de sa qualité de réponse à une question préalable.

<sup>42</sup> R. Collingwood, *An Autobiography*, Oxford University Press, 1939.

<sup>43</sup> R. Collingwood, op. source citée, pp. 31-32.

propositionnaliste une logique des questions et des réponses qui interprète l'activité de pensée non en termes de propositions mais à travers la tension problématique qui détermine le rapport entre une question et la réponse censée l'élucider. Ce qui est ainsi affirmé, c'est la primauté logique du questionnement sur les logiques dites propositionnelles, en même temps que la nature essentiellement dialogique du rapport liant questions et réponses.

Dans une tentative similaire de réhabilitation conceptuelle, Apostel 1981<sup>44</sup> relève la précarité épistémologique de la question, dont l'étude a été longtemps limitée aux buts qu'elle visait (ses réponses): [*q entraîne r*], et/ou aux points de départ qui la validaient (ses présuppositions): [*q présuppose e*].

À côté des relations [*q entraîne r*] et [*q présuppose e*]<sup>45</sup>, largement discutées par philosophes et linguistes, deux autres relations sont proposées: [*r appelle q*] et [*r soulève q*]. Dans l'opinion de l'auteur, les relations «*appeler*» et «*soulever*» permettent d'insérer la chaîne des assertions dans celle des interrogations. Le sens des assertions dépend ainsi des questions qui les ont fait naître.

- [*r appelle q*]: malgré le sémantisme du terme, cinématiquement orienté vers le futur, il faut voir dans l'appellation des questions par leurs réponses plutôt un *rappel* de ce (question) à quoi répond l'assertion du locuteur. Si le locuteur dit: "Il fait beau", et que je considère son énoncé comme une réponse, les questions auxquelles il répond sont multiples: "Quel temps fait-il?", "Le temps est-il en train de changer?" "On va se baigner?", etc.

- [*r soulève q*]: vise le processus de questionnement construit à partir de questions successives convergeant vers un seul et même but. Une réponse soulève une question si le but visé par le locuteur à travers sa question initiale ne peut être atteint que dans la mesure où il pose cette nouvelle question. Le processus interrogatif suppose ainsi que les questions nouvellement posées soient pertinentes par rapport à celles qui précèdent. Cette condition assure la consistance sémantique du questionnement. Étant donné que toute réponse entraîne de nouvelles questions, la relation [*r soulève q*], théoriquement fermée, a toutes les chances de ne pas avoir des limites réelles assignables; ou bien, elle peut être fermée de fait, mais ré-ouverte à des moments futurs. L'exemple proposé par Apostel est le suivant: "La victoire sera obtenue demain". Cet énoncé soulève plusieurs questions: "Qu'est-ce qu'on fera de l'ennemi une fois cette victoire obtenue?", "Quelles sont les causes de

<sup>44</sup> L. Apostel, "De l'interrogation en tant qu'action", *Langue Française*, n° 52/1981.

<sup>45</sup> Toute question *présuppose* un ensemble de propositions tenues pour vraies et reflétées dans le contenu même de la question. Ces propositions représentent les présuppositions de la question. On peut définir la présupposition comme une proposition dont la vérité est une condition nécessaire pour que la question possède au moins une réponse *partielle* ou *totale* vraie.

Par ailleurs, toute question *suppose* l'ensemble des propositions considérées comme vraies dans l'intervalle temporel immédiatement précédant la formulation de la question, dans la mesure où ces propositions représentent les causes de la question. Autrement dit, une question suppose les causes ou événements qui la provoquent en tant qu'action. Les suppositions, aussi bien que les présuppositions d'une question évoluent de manière constante au cours de l'échange.

la victoire et comment récompenserons-nous nos alliés?”, “Une fois la machine de guerre devenue inutile, comment transformerons-nous l'économie nationale?”, etc.<sup>46</sup>

La réflexion de L. Apostel s'inscrit ainsi de plein droit dans un horizon problématologique. Des considérations comme la suivante: “Dans tout dialogue (...), toute assertion qui n'est pas absurde est une réponse ou bien à une question explicitement posée ou bien à une question soulevée par une assertion précédente”<sup>47</sup>, rappellent, dans des termes presque identiques, la différence problématologique postulée par M. Meyer.

A son tour, la perspective herméneutique de H. G. Gadamer apparaît étroitement liée à la mise en valeur du concept de *question* dans le processus d'interprétation du texte: dans l'opinion de l'auteur, “le sens de ce qui est juste (*richtig*) correspond nécessairement à la direction frayée par une question.”<sup>48</sup>

En fait, comme l'affirme M. Meyer, c'est l'unité même du langage qui est constituée à travers l'articulation question - réponse.

## 2.1. Sens et questionnement

Soit les trois énoncés suivants:

- (1a) *Il fait beau.*
- (1b) *Quelle heure est-il?*
- (1c) *Fermez la porte!*

En (1a), le problème du temps atmosphérique est implicitement évoqué par le locuteur qui propose son opinion sur la *question*. La proposition répond à cette question, quoique cette dernière ne soit pas explicitement posée au départ, mais se profile comme le *thème* du propos tenu: il est clair qu'*il est question* du temps. En

---

<sup>46</sup> La même relation s'applique également au processus de compréhension de la signification. Ainsi à la question:

*Qu'est-ce que le natrium?*

une des réponses possibles serait:

*Un métal.*

Cette réponse n'est concluante que si l'interlocuteur sait ce qu'est un “métal”, ce qui suppose donc qu'on ait préalablement répondu à cette autre question:

*Qu'est ce qu'un métal?*

En dehors de la réponse à cette “première” question il n'y a guère de solution à la seconde. Ainsi, la réponse devient à son tour objet d'interrogation. D'une certaine façon, on peut dire qu'il n'y a pas de *question première*, de même qu'il n'y a pas de *réponse définitive*, vu que chaque nouveau terme demande à son tour d'être explicité à travers un autre. Théoriquement donc, la série des questions tend vers l'infini.

<sup>47</sup> L. Apostel, op. source citée, p. 28.

<sup>48</sup> H. G. Gadamer, *Vérité et Méthode*, Seuil, Paris, 1996, pp. 385 et 387.

(1b) et (1c), le locuteur manifeste explicitement son problème afin d'en obtenir la solution: une information sur l'heure qu'il est, en (1b); la fermeture d'une certaine porte, en (1c).

Il y aurait ainsi trois modes de manifestation de la relation question - réponse: (a) soit on a une réponse explicite à une question également explicite; (b) soit une réponse explicite à une question implicite (connue ou aisément dégagée à partir du contexte); (c) un troisième cas de figure est représenté par l'impératif, dont le but est de faire reposer le sens davantage sur la résolution attendue que sur le problème qui l'engendre.

La pensée humaine semble donc informée par la différence question-réponse, qu'un philosophe comme M. Meyer appelle "différence problématologique."<sup>49</sup> Cette dernière permet de penser la discursivité en référence à ce qui en fonde aussi bien la légitimité ("pour quoi parler?"), que le sens. Identifier le sens d'un discours serait, dès lors, découvrir son caractère de réponse à une question préalable. Conception proche par endroits des écrits bakhtiniens<sup>50</sup> ou de la démarche herméneutique gadamerienne<sup>51</sup>, réplique fidèle du dialogisme proclamé par F. Jacques<sup>52</sup>, mais aussi bien reprise, par voie de détour philosophique, des théories désormais familières de l'aspect non-littéral de l'énonciation, la problématologie conçoit le questionnement comme l'indicible de l'ordre assertorique. Le

<sup>49</sup> "La différence problématologique - comme j'appelle la distinction entre questions et réponses - est la condition d'existence du questionnement. L'homme qui se pose une question et se propose d'en communiquer ce qu'il en pense met en oeuvre cette différence en disant la solution et en taisant la question." (M. Meyer, "La conception problématologique du langage", *Langue Française*, n° 52/1981, p. 84).

A ce sujet on pourra consulter également: M. Meyer, *De la problématologie. Philosophie, science et langage*, Pierre Mardaga, Paris, 1986; M. Meyer, "Problématologie et argumentation ou la philosophie à la rencontre du langage", *Hermès*, n° 15/1995; J.-P. Cometti, "Vers une rationalité de l'interrogation", *Critique*, n° 485/1987.

<sup>50</sup> "Caractère répondant du sens. Le sens répond toujours à certaines questions". (M. Bakhtine, apud T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris, 1981, p. 85)

"J'appelle sens les réponses aux questions. Ce qui ne répond à aucune question est dépourvu de sens pour nous." (*Ibidem*)

<sup>51</sup> "... le sens d'une proposition est relatif à la question dont il constitue la réponse. La logique des sciences humaines est une logique de la question" (H. G. Gadamer, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique historique*, Paris, Seuil, 1996).

<sup>52</sup> "Puisque la conduite dialogique impose que les interlocuteurs ne parlent pas chacun pour leur compte, l'énonciation abrite une structure de question et de réponse. Non pas qu'elle aurait elle-même la force d'une question ou d'une réponse. Mais elle est prononcée sur le trajet d'une réaction linguistique possible (...) - dénégation, objection, assumption ultérieure -, bien mieux, elle adopte la forme linguistique d'une **réponse dont la question implicite serait omise**. Précisons: une réponse dont la forme et le sens sont nécessairement relatifs à l'ouverture d'une question." (F. Jacques, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, PUF, 1979, p. 141)

"Parce que toute assertion est toujours déjà une réponse, l'assertion parmi les actes de langage n'est originaire qu'en apparence. Toute réponse fait elle-même suite à une question." (F. Jacques, *L'Espace logique de l'interlocution*, PUF, 1985, p. 268)

questionnement se loge ainsi dans l'implicite, faisant figure de sens indirect, tout en constituant le véritable objet du dire.

Soit l'exemple désormais classique:

(2) *Il est une heure.*

Dans une perspective problématologique, comprendre (2) c'est découvrir la question à laquelle cet énoncé se donne à voir comme réponse. Littéralement, cette question serait un énoncé comme (3):

(3) *Quelle heure est-il?*

Mais comme une telle question n'a pas été posée, force est de conclure que l'énonciation a été formulée en réponse à une autre question ("On va manger?", "Et si on allait se promener?", "As-tu pris tes médicaments?", etc.), et que c'est bien cette autre question qui est en jeu. Autrement formulé, l'énoncé (2) renvoie à une problématique non explicite, en l'occurrence à une question qui se pose au sujet locuteur, par exemple celle d'aller déjeuner, ou d'aller se promener, ou encore de prendre ses médicaments, etc.

(3') *Q<sub>1</sub> On mange?*  
*Q<sub>2</sub> Et si on allait se promener?*  
*Q<sub>3</sub> As-tu pris tes médicaments?*  
*R Il est une heure.*

Mais comment savoir quelle est la bonne réponse (et implicitement la bonne question), vu que les réponses à la question du sens sont multiples? C'est en ce lieu qu'intervient le contexte d'énonciation<sup>53</sup> (ensemble de savoirs et de croyances communes que partagent locuteur et interlocuteur), en tant que réducteur de problématique. En effet, si x (= "il est une heure") signifie y (= "allons manger"), un topos est nécessaire qui tranche le problème de l'indétermination du sens et mette une limite à ses possibles.

Dans notre cas, un tel topos serait par exemple (4):

(4) *Le moment du repas est une heure,*  
 ce qui légitime le passage de x: "Il est une heure", à y: "Allons manger".

On aura donc une structure du genre:

(5) *Le moment du repas est une heure. (topos, hors question<sup>54</sup>)*  
*Or, il est une heure.*  
*Donc, nous allons manger.*

<sup>53</sup> Searle porta l'exigence contextuelle encore plus loin en affirmant que la compréhension du sens serait impossible en dehors des assomptions contextuelles qui l'accompagnent. Ce holisme contextuel aura comme effet d'annuler la distinction entre sens sémantique et sens pragmatique à travers la critique des thèses associant sens littéral et contexte zéro.

<sup>54</sup> Pour autant que son rôle est celui de réducteur de problématique, le topos est lui-même, par rapport à la question du sens implicite, un hors question, c'est-à-dire une réponse. Plus un contexte est riche, i.e. plus il est susceptible de fournir des réponses et de résoudre ainsi l'énigme du sens en question. Au contraire, plus un contexte est pauvre, plus l'énoncé doit contenir en lui-même la source de son intelligibilité. Les mathématiques seraient ainsi fortement auto-contextualisées, dans la mesure où la démonstration contient en elle-même la réponse aux interrogations qu'elle soulève.

## 2.2. Problèmes de référence

La portée de la thèse problématologique se vérifie aussi bien au niveau de la *signification*. Certes, on peut continuer d'analyser les phrases en constituants immédiats, mais il peut être aussi intéressant, sinon plus, de s'arrêter sur *ce dont il est question*, et d'aborder ainsi le problème de la référence. Passer de la syntaxe à la sémantique.

Le problème de la référence porte lui-même l'empreinte du propositionnalisme: considérer la référence dans les termes de l'adéquation entre un contenu asserté et un état de choses dans le monde est une philosophie de platonicien. L'énoncé, isolé de son contexte de production, ne signifie qu'à travers sa capacité à refléter une ontologie.

(6) *Napoléon est le vainqueur d'Austerlitz.*

Voici une phrase apparemment exempte de problématicité. Or cette phrase ne peut se comprendre que si on sait *qui* est Napoléon, de *quelle* bataille il s'agit, *que* signifie Austerlitz. Autant d'interrogations que les termes "Napoléon", "bataille", "Austerlitz" suppriment, parce que, du point de vue du locuteur, la question de la signification de ces mots ne se pose pas: le locuteur suppose la réponse connue: le destinataire sait qui est Napoléon, ce que c'est qu'une bataille, etc.

Or, il suffit que le destinataire s'interroge sur cela même qui, aux yeux du locuteur, relève de l'évidence, donc du hors question, pour que ce qui est problématique dans l'énoncé se dévoile comme tel.

(7) *Q: "Qui est Napoléon?"*

*R<sub>1</sub>: "Napoléon est l'homme du 18 Brumaire." (9-10 nov. 1799)*

*R<sub>2</sub>: "Napoléon est le mari de Joséphine."*

*R<sub>3</sub>: "Napoléon est le premier consul", etc.*

Dans le langage de Frege, ce sont là des éléments de sens différent, mais de même signification, puisque renvoyant à un seul et même référent. Si on applique à cet exemple l'analyse frégréenne classique, la signification sera donnée par une proposition dont les termes, différents du point de vue de leur sens, gardent pour autant la même référence. Attribuer une signification à une proposition revient donc à trouver une seconde proposition qui soit l'équivalente paraphrastique de la première. C'est ce qu'on appelle la dimension de substituabilité de la signification.

L'important est de voir que cette substitution se fait toujours en réponse au questionnement de l'interlocuteur, dont la demande de sens aboutit à la manifestation d'une interrogativité initialement présentée comme résolue. On peut ainsi imaginer une situation où l'interlocuteur ne sait pas ce que signifie un certain terme, qui devra être explicité, et cela indéfiniment jusqu'au moment où locuteur et interlocuteur parviennent à équilibrer leur savoirs mutuels: "Napoléon est celui *qui* a fait le 18 Brumaire, date *qui* représente la fin du Directoire..., etc.", avec autant de clauses relatives que de questions posées par l'interlocuteur qui ne sait pas *qui*

est Napoléon, *que* signifie le 18 Brumaire<sup>55</sup>, etc. L'absence de ce renvoi supprime la dimension responsive de l'énoncé, qui se présente alors comme simple proposition ou jugement.

Dans l'opinion de M. Meyer, Frege aurait commencé à ce niveau-là, c'est-à-dire trop en aval. En effet, il semble bien que le propre du jugement soit d'être une discursivité dépourvue de questionnement, dans la mesure où aucun de ses termes (sujet et prédicat) ne pose problème à l'interlocuteur. Il suffit cependant que l'interlocuteur ne comprenne pas le sens d'une expression pour que le problème de ce dont il est question dans l'énoncé resurgisse. La référence serait ainsi un "effet (...) de l'explicitation interrogative".<sup>56</sup> Cette dernière peut porter aussi bien sur des noms ("Napoléon") que sur des prédicats ("être le mari de Joséphine").

Un énoncé comme (8):

(8) *Ce serpent est venimeux,*

répond ainsi à deux questions, implicites toutes les deux, à savoir: "Est-ce que x est bien un serpent?" et "Est-ce que x est un y?" La logique pose expressément ces deux questions comme étant résolues:

(9) *Les serpents sont venimeux.*

*Ceci est un serpent (x est un serpent).*

*Donc ceci est venimeux (x est y).*

Dès lors, rien d'étonnant si le syllogisme soit une structure qui refoule le problématique: ses propositions découlent nécessairement les unes des autres selon des lois propres au raisonnement logique, dont la validité, garantie par le système même qui l'engendre, est, à proprement parler, indiscutable. Or, toutes ces questions sont loin d'être résolues dans le raisonnement quotidien, où la problématisation peut porter soit sur la factualité des choses, le fait, par exemple, que x soit un serpent, soit sur la qualité de x, serpent, d'être venimeux. À l'intérieur d'une même proposition, le questionnement affecte ainsi chacun des deux membres du jugement: sujet ou prédicat, mais jamais conjointement. Autrement dit, il faut que la différence entre ce qui relève de l'inquestionné et ce qui n'en relève pas soit préservée. Lorsqu'on discute, par exemple, sur le fait de savoir si les serpents sont oui ou non mortels, parce que venimeux, il y a au moins un élément qui échappe au questionnement, se montrant ainsi comme hors question, à savoir que x est bien un serpent.

Tout énoncé se fonde ainsi sur le jeu entre un en-question et un hors-question. Le hors-question se construit à partir d'un ensemble de questions présentées comme déjà résolues: "Aux noms doit répondre quelque chose, aux prédicats aussi, et ce répondre leur donne sens. Le répondre peut certes surgir d'une interrogation qui ne porte pas sur le sens des termes de la réponse - car toute

<sup>55</sup> Ce n'est qu'à ce moment-là qu'un véritable échange pourra s'instituer. Avant, les locuteurs participent à la mise en place de ses conditions de possibilité, l'accessibilité du référent, en tant que ce dont on parle, n'étant que l'une d'entre elles.

<sup>56</sup> Michel Meyer, "Rhétorique et langage", in *Langue Française*, n° 79/1988, p. 97.

interrogation n'a pas cela pour objet - mais il n'y aurait pas de jugement du tout si une certaine nécessité n'avait existé: la nécessité de supprimer ce qui fait question en tant que question, de répondre à ce qui était en question en le présentant comme ne faisant plus question.”<sup>57</sup>

Construire un énoncé non problématique, du moins dans sa forme, c'est donc considérer le problème du sujet et du prédicat comme étant résolu, ce qui est la possibilité même de la proposition. En d'autres termes, l'assertoricité ne s'installe que sur le fond d'une problématique supprimée.

De manière analogue, si le sens relève du questionnement, alors il faut, pour que ce questionnement puisse tout simplement être, que de l'inquestionné existe, sur lequel le premier vienne s'appuyer. Posé à partir de ce qui ne fait plus question, le questionnement sera défini en rapport à ce point de certitude minimale.

Dans le même sillage de la philosophie méyerienne, l'opposition conceptuelle que R. Ghiglione<sup>58</sup> établit entre l'*intra-locuteur* et l'*inter-locuteur* capte l'essence problématologique du langage. Dans l'opinion de Ghiglione, nous sommes tous des *intra-locuteurs*, i.e. nous sommes tous suffisamment compétents pour comprendre et structurer un message. Autrement formulé, nous avons tous à notre disposition un certain nombre de connaissances (linguistiques, sémantiques et pragmatiques) qui nous permettent de comprendre et d'être compris. C'est en cela que nous pouvons faire **l'économie d'un certain nombre de questions**<sup>59</sup> et nous constituer en *intra-locuteurs*, i.e. en individus doués de compétences communicationnelles avant même que d'être immergés dans une situation effective de communication. “En somme, ce qui nous constitue en *intra-locuteurs*, ce sont les réponses que nous avons déjà apportées et qui se sont constituées en système de savoirs”<sup>60</sup> (ensemble de propositions considérées comme on-vraies). Or, “ce “on” qui sait, ce “on” qui comprend n'est rien d'autre que l'*intra-locuteur* qui, au fil du jeu des questions/réponses, s'est constitué en bloc de savoirs”<sup>61</sup>.

Par contre, “ce qui nous constitue en *inter-locuteurs* potentiels, ce sont toutes les questions qui n'ont pas encore reçu de réponses, questions auxquelles nous sommes confrontés en permanence.”<sup>62</sup> Nous serions donc tous “des *intra-locuteurs* patentés et des *inter-locuteurs* potentiels”<sup>63</sup>.

Mais le fait de résoudre une question n'a-t-il pas comme effet la suppression de l'alternance question-réponse? En effet, si la réponse ne faisait jouer

<sup>57</sup> Michel Meyer, “L'Argumentation à la lumière de la théorie du questionnement”, in *Logique, langage et argumentation*, Hachette, Paris, 1982, p. 134.

<sup>58</sup> R. Ghiglione (dir.), *Je vous ai compris ou l'analyse des discours politiques*, Armand Colin, Paris, 1989.

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 44.

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 45.

<sup>61</sup> *Ibidem*.

<sup>62</sup> *Ibidem*.

<sup>63</sup> *Ibidem*.

qu'une seule question à la fois, cette dernière serait tout de suite abolie du fait même qu'elle ait reçu une réponse. Certes, pour celui qui demande, la réponse est apocritique<sup>64</sup> uniquement. Mais cette même réponse peut redevenir problématique aux yeux d'un autre, pour qui elle pose problème. Pour ce dernier, la réponse exprime une question et ne la résout pas. Dans les termes de M. Meyer, "la question à laquelle une réponse renvoie (problématologiquement) diffère de celle qu'elle résout (apocritiquement). (...) le contexte comporte nécessairement *deux* questionneurs au moins. L'un pour lequel la réponse est réponse, sans plus, l'autre pour lequel elle fait problème. Ceci signifie que la réponse n'est pas **la réponse** (souligné par nous) en ce qu'elle continue de poser question."<sup>65</sup>

Le logos est donc simultanément apocritique, en tant qu'il est lieu de la réponse, et problématologique, dans la mesure où toute réponse, apocritique par rapport à la question qu'elle résout, redevient problématique par rapport à une autre.<sup>66</sup>

La problématologie propose ainsi un nouveau modèle de rationalité qui n'est plus propositionnelle, mais interrogative. Le discours quotidien contient maintes expressions qui illustrent bien le rôle essentiel joué par la question dans l'activité de langage: "Vous avez dit X, mais ce n'est pas la question", "Ce qui est en question ici c'est...", "L'idée en question", "C'est hors de question", "Là n'est pas la question", etc. Le modèle problématologique s'oppose ainsi à la volonté de penser le langage en lui-même et pour lui-même, c'est-à-dire en rupture par rapport au contexte d'énonciation, au sujet parlant et aux problèmes qui se posent à lui.

### **2.3. Argumentation et problématisation: mise en place du modèle Q - R**

La théorie de l'argumentation ne tardera pas à exploiter les fruits de ce renouveau épistémologique. On assiste ainsi à un effort de restauration de la dimension dialogique de l'argumentation à travers la récupération du questionnement qui la fonde<sup>67</sup>. Les notions de *problème*, *problématique*, *problématisation*, passées inaperçues jusque là, permettent le dépassement du paradigme propositionnaliste vers une conception problématologique de l'argumentation.

<sup>64</sup> Du gr. *apokrisis*, qui signifie "réponse".

<sup>65</sup> M. Meyer, "L'Argumentation à la lumière de la théorie du questionnement", in M. Meyer, *Logique, langage et argumentation*, Hachette, Paris, 1982, p. 125-126.

<sup>66</sup> V. à ce propos la remarque similaire formulée par F. Jacques dans *L'Espace logique de l'interlocution*, 303:1985: "Telle est la structure du questionnement que, sauf à l'arrêter sur la réponse partielle qui vient d'être énoncée, celle-ci doit continuer de "faire question", marginalement, pour un autre énonciateur. La structure interrogative comporte par conséquent *au moins deux questionneurs*."

<sup>67</sup> Cf. Charaudeau, P.: "L'argumentation n'est peut-être pas ce que l'on croit", in *Le Français aujourd'hui*, n° 123; Plantin, C., "Questions → Argumentations → Réponses", in C. Kerbrat-Orecchioni, *La Question*, Presses Universitaires de Lyon, 1991; Borel M.-J., Grize J.-B., Mieville D., *Essai de logique naturelle*, Peter Lang, Berne, [1ère partie, chap. 1 et 2], 1992.

Ainsi dans l'opinion de P. Charaudeau, "une assertion ne prête à aucune discussion (ni argumentation) tant qu'on ne perçoit pas sa *mise en cause* possible."<sup>68</sup> Un énoncé comme (10), par exemple:

(10) *Le premier ministre démissionne.*

peut très bien n'être qu'un simple constat. Il ne constitue l'objet d'une problématisation qu'à partir du moment où est envisagée la possibilité de l'assertion opposée:

(11) *Le premier ministre ne démissionne pas.*

ce qui permet de repérer le *cadre de problématisation* qui sous-tend les deux assertions:

(12) *Est-ce que le premier ministre démissionne? (p ou non p?)*

Problématiser signifie ainsi *mettre en question une assertion préalable*, i.e. se demander *si p est V ou si p est F*.

A son tour, C. Plantin situe le point de départ de l'argumentation dans la contradiction: "le processus argumentatif se déclenche à partir des réponses contradictoires à une question commune."<sup>69</sup>

On retrouve en ce point la vision essentiellement polémique ou conflictuelle que les théories de l'argumentation proposent de la situation argumentative. Le conflit des discours naît de l'expérience d'une "distance entre le point de vue propre et un autre point de vue"<sup>70</sup>, avec cette précision que le mot "distance" traduit l'irréductibilité des positions exprimées en réponse à une question totale:

(13) *Ph.C. ... je crois que là on a l'exemple même d'un cinéma (...) gâché par ce que j'appellerais le le complexe de Midas c'est-à-dire c'est des euh c'est c'est tout un un tout un effet de modernité au cinéma qui croit que en se mettant face à la réalité de de la façon la plus humble la plus apparemment objective c'est que ces ces ces ces cinéastes croient que le réel va s'offrir à eux absolument dans toute sa dans tout son mystère [30.04.1995]*

"p" *F se met face à la réalité de la façon la plus apparemment objective*

T.J.: L'intervention de Philippe Collin était fort brillante mais effectivement je je ne suis pas tout à fait de son avis en particulier sur un point puisque tu as ouvert un débat théorique poursuivons-le  
*je ne pense pas que c'est un film qui se place devant le réel et qui attend que les choses adviennent je crois plutôt qu'il essaie de construire quelque chose [30.04.1995]*

<sup>68</sup> P. Charaudeau, "L'Argumentation n'est peut-être pas ce que l'on croit", *Le Français d'aujourd'hui*, n° 123.

<sup>69</sup> C. Plantin, "Questions → Argumentation → Réponses", in C. Kerbrat-Orecchioni, *La Question*, Presses Universitaires de Lyon, 1991, p. 63.

<sup>70</sup> M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville, *Essai de logique naturelle*, Peter Lang, Berne, 1992, [Ière partie, chap. 1 et 2.], p. 5.

“non p” F ne se place pas devant le réel

**Q** *F est-il une représentation du réel? (p ou non p?)*

**R<sub>Ph.C.</sub>** “p”

**R<sub>T.J.</sub>** “non p”

- (14) *A.A.: ... je crois que la mode est une folie la mode est une folie à laquelle il faut pas s'attaquer [5.03.1995]*

“p” *F est une critique de la mode*

*M.C.: ... ce n'est pas un film comme le disait Alain Riou qui est une critique de la mode [5.03.1995]*

“non p” F n'est pas une critique de la mode

**Q** *F est-il une critique de la mode? (p ou non p?)*

**R<sub>A.A.</sub>** “p”

**R<sub>M.C.</sub>** “non p”

- (15) *Ph.C.: ... on on trouve cette structure de Journal intime que qui était parfaitement résumée là [Ph.C./31.05.1998]*

“p” *F reprend la structure de Journal intime*

*S.K.: non moi je suis pas tout à fait d'accord quand tu dis qu'il reprend la structure de Journal intime non il reprend les thèmes mais la structure en fait est tout à fait différente, la structure n'a rien à voir ... [SK/31.05.1998]*

“non p” F ne reprend pas la structure de Journal intime

**Q** *F reprend-il la structure de Journal intime?*

**R<sub>Ph.C.</sub>** “p”

**R<sub>S.K.</sub>** “non p”

Or, il arrive que l'énoncé de la thèse suppose, en amont, l'existence d'une problématique ouverte à une *pluralité de réponses possibles*, i.e. d'une problématique qui suscite des *réponses différentes, mais non contradictoires*:

- (16) **Q** *Qu'est-ce que vous aimez dans ce film?*

**R<sub>1</sub>** Ce que j'aime c'est  $x_1$

**R<sub>2</sub>**  $x_2$

**R<sub>3</sub>**  $x_3$

...

**R<sub>n</sub>**  $x_n$

Dans ce contexte, argumenter ne signifie plus, pour les locuteurs, demeurer chacun enfermé dans son propre projet de sens, mais développer conjointement un

même discours. En prenant part à ce discours produit conjointement, les locuteurs s'engagent à le faire progresser, par des apports successifs, vers ce qui constitue sa finalité (en l'occurrence, une finalité référentielle, mais d'autres finalités sont également possibles). Cette dernière n'est plus sous-tendue par des enjeux polémiques, puisque les locuteurs ne sont plus des adversaires, mais des partenaires. Il ne s'agit donc pas tout simplement de mettre en parallèle deux univers de sens radicalement fermés l'un à l'autre, mais d'arriver à une confrontation effective des croyances sur un problème donné. Conçue de cette manière, l'argumentation parvient à intégrer, comme une de ses données constitutives, la dimension du dialogue.

La *discutabilité* de la thèse ne se résume donc pas uniquement à l'éventualité de sa *mise en question*. Une thèse est également discutable dans sa qualité d'alternative à un problème qui suscite *plus d'une réponse possible*. Dans les deux cas, l'énoncé de la thèse *répond*, malgré son caractère assertorique, à l'expression d'une *question* ou *problème* qui, le plus souvent, demeure à l'état implicite. La confrontation des thèses est donc, à l'origine, une confrontation des réponses:  $[R_1 \leftrightarrow R_2]$ .

Le discours argumentatif est donc *problématologique*, dans la mesure où il accorde existence au questionnement au sein même des assertions qui l'expriment: **l'assertorique dérive du problématique**. On peut, dès lors, voir dans l'argumentation, davantage que le simple agencement d'une structuration formelle (chemin allant des prémisses à la conclusion), son rapport à la problématisation, en tant qu'articulation d'un implicite (*Question*), et d'un explicite, (*Réponse*).

Arrivés au terme de ces pages, on peut trancher le problème typologique et épistémologique amorcé au début de cet article. Combien y a-t-il de types d'argumentation? Faut-il limiter l'argumentation à un pur échange d'opinions contradictoires?

Dans notre opinion, l'aspect plus ou moins polémique de l'argumentation serait la conséquence directe d'une certaine façon d'envisager son rapport à la problématisation. Ainsi, une argumentation construite sur la base des *questions totales* aurait un caractère beaucoup plus polémique qu'une argumentation engendrée à partir des questions *ouvertes* ou *catégorielles*.

Dans le premier cas, le caractère polémique de l'argumentation est le résultat des thèses contradictoires formulées en réponse à une question totale. La structure disjonctive de la problématique (P? vs non P?) exclut la possibilité d'avoir plus d'une réponse vraie à la fois. L'incompatibilité logique des réponses explique le caractère conflictuel de l'argumentation en même temps que son opacité aux solutions alternatives. En dépit de son aspect d'échange, l'argumentation polémique est donc privée de dimension dialogique: ses protagonistes ne sont pas des partenaires, mais de véritables adversaires.

A l'opposé, les problématiques construites sur la base des questions ouvertes ou catégorielles ne se fondent plus sur une logique d'exclusion, mais

davantage sur une logique cumulative, proche du dialogue. En effet, il ne s'agit plus de choisir entre  $R_1$  **ou**  $R_2$ , puisqu'on peut avoir à la fois  $R_1, R_2 \dots, R_n$ .

Ceci est d'autant plus évident dans le cas des questions contenant une dimension évaluative:

(17) *Qu'est-ce que vous aimez? vs Qu'est-ce qui vous gêne dans ce film?*

dont les réponses ne se laissent plus dissocier selon des critères comme celui de la vérité. En effet, on n'attend plus que la réponse vérifie un état de choses dans le monde, ce en quoi elle serait vraie ou fausse. Si la réponse est "vraie" (i.e. adéquate, recevable), elle l'est relativement à l'interprétation ou à l'évaluation d'un sujet, et non en rapport à la réalité objective. Plusieurs interprétations étant possibles, la question se définit par le caractère non exclusif ou pluriel de ses réponses.

### 3. Le débat en question(s)

Les remarques qui précèdent vont nous permettre d'aborder la question du débat dans une perspective épistémologique différente. Comme nous l'avons suggéré, dans les limites du Masque, le débat porte moins sur des enjeux de vérité, que sur des enjeux de différence ou d'individuation. Or, l'individuation ne devient possible qu'à partir du moment où plusieurs thèses, énoncées par au moins deux locuteurs distincts, sont considérées comme étant également valides. Cette pluralité permet à l'altérité de se manifester discursivement, contrairement aux situations polémiques, où la position d'autrui, argumentativement niée, détruit toute possibilité d'individuation.

Nous sommes ainsi amenée à proposer un modèle d'analyse qui soit apte à intégrer cette pluralité, en même temps que d'aboutir à une description satisfaisante du débat dans sa variante "ex-centrique" représentée par le "Masque et la Plume". Pour ce faire, nous allons substituer aux descriptions traditionnelles, d'essence *assertorique* (*assertion - réfutation*,  $p_1 \leftrightarrow p_2$ ), un modèle d'analyse *problématique*, articulé autour de la relation *Question - Réponse* (Q - R).

Dans ce contexte, le débat devient un lieu où ce qui anime, voire oppose les locuteurs, est leur manière individuelle de se rapporter non pas à des *thèses*, mais à des *questions* ou *problèmes*, dont l'ensemble constitue une *problématique*.

Mais qui interroge dans le Masque? Combien de questions se partagent l'espace du débat? Dans quel but? Selon quels critères?

Notre hypothèse est qu'au niveau du Masque, le couple question - réponse définit aussi bien (i) la relation discursive entre l'animateur et ses allocutaires - nous allons noter cette première relation [q - r], que (ii) le discours des allocutaires eux-mêmes, lui-même composé d'une série successive de questions - réponses. Autrement dit, la structure du discours en (ii) a la forme d'une intervention dialogique de forme Q - R, Q étant généralement implicite. Nous allons noter cette seconde relation [Q - R]. Une réponse à la question de l'animateur, (q), constitue

ainsi une intervention complexe de forme  $r$  [(Q) - R]. Nous obtenons ainsi le schéma de base de l'émission, construit autour du format *question-réponse* (Q - R).

La relation [q - r] rend compte de l'organisation du discours sous forme de séquences (a) appartenant à plusieurs locuteurs distincts, (b) formulées en réponse aux questions de l'animateur, les mêmes pour tous les locuteurs, de sorte que (c) pour un même laps temporel, l'ensemble des interventions considérées constitue autant de réponses à une seule et même question, q. Nous avons choisi d'attribuer à cette dernière la forme d'une question ouverte:

(18) q Que pensez-vous de F?

diversement configurée par l'animateur au départ: q-1 "classer F" / q-2 "définir F" / q-3 "aimer F", etc.

q pourrait ainsi se formaliser comme suit:

(19) Q  $K_{L1}$  [ $B_{L2}$  P(F)],

"Fais-moi savoir que tu penses P (bon/mauvais) de F",

où Q = opérateur de question, K = savoir, B = croire, P = prédicat évaluatif.

(20) q **J.G.: ... Thierry va nous dire ce qu'il pense et du *film* et de *Marie* [12.04.1998]**

( $\exists$  F) [ $K_{je}$   $Ev_{T.J.}$  (P (F))]

( $\exists$  M) [ $K_{je}$   $Ev_{T.J.}$  (Q (M))]

r **T.J.: j'en pense beaucoup de bien...**

[P, Q] = "beaucoup de bien"

On constate que dans leur partie initiale, les interventions des critiques constituent bien des réponses syntaxiquement et sémantiquement adéquates, dans la mesure où (a) elles respectent la catégorie syntaxique de la variable x, en question; (b) elles conservent les présupposés de la question initiale. Ainsi, toutes les réponses spécifient une valeur pour x, en question (cf. ex. (20)), ou, dans le cas des questions totales, attribuent une valeur à p<sup>71</sup>, ce qui entraîne la satisfaction du desideratum épistémique de la question.

Néanmoins, en tant que réponses possibles, ces énoncés devraient satisfaire également les exigences pragmatiques relatives à leur contexte d'occurrence. Ainsi, on attend des locuteurs qu'ils proposent une *évaluation argumentée* des films pris en discussion. Dans ce sens, les locuteurs ne se limitent pas tout simplement à "répondre", mais fournissent également toute une série d'informations censées justifier, expliciter, développer leurs réponses.

<sup>71</sup> Soit, dans la formalisation proposée par Hintikka:

$K_{je}$  (p), "savoir<sub>je</sub> si p est V ou si p est F", où p = contenu propositionnel de la question.

L'analyse de la structure sémantique des interventions permet un certain nombre d'hypothèses au sujet des mécanismes mobilisés dans la construction d'une réponse sémantiquement et pragmatiquement adéquate. Ainsi, les exemples que nous avons choisis possèdent en commun une structure syntaxique largement récurrente sur l'ensemble de notre corpus: les phrases pseudo-clivées (CE QU p, C'EST x). Comme nous l'avons souligné, à la suite de beaucoup d'autres, les pseudo-clivées représentent des structures où une idée d'existence étant présumée au départ, son identité ne sera connue que dans la deuxième partie de la phrase. Le clivage fonctionne ainsi comme une *réponse à une question* (explicite ou implicite) dont on présume qu'elle a été posée plus tôt dans le texte.

A partir de là, notre hypothèse a été que la présence des pseudo-clivées signale, dans le plan discursif, le glissement progressif des questions de l'animateur (q - r) aux questions suscitées par la problématique du locuteur lui-même (Q - R). Parallèlement à ce phénomène, on passe des présumés d'ordre général ("∃ F", "F = film"), à des présumés ponctuels ("∃ x", "x est p"), dont la spécification sélectionne des valeurs à l'intérieur du stéréotype ("construction", "acteurs", "personnages", etc.).

La question de l'animateur, q, se ramène ainsi à une problématique binaire, grosso modo articulée autour des deux aspects: positif ("*Qu'est-ce que vous aimez?*") vs négatif ("*Qu'est-ce qui vous gêne?*") du film. Cette hypothèse est confirmée au niveau des réponses R dont la structure: CE QU p, C'EST x est telle que l'élément p, diversement configuré ("*j'aime x*", "*x me plaît*", "*x est bon*" / *formidable/extraordinaire, intéressant, étonnant, réussi, magnifique, ...* vs "*x m'ennuie*", "*x me gêne*", "*x m'agace*", ...), coïncide avec le jugement évaluatif du sujet. Par ailleurs, il existe une classe de lexèmes qui, à l'intérieur des structures CE QU p, C'EST x, apparaissent fréquemment en position x: dans notre corpus, il s'agit pour la plupart d'éléments participant au stéréotype filmique ( $\Sigma_F$ ):

- (21) q      Que pensez-vous de F?  
               " $\exists F$ "  
               " $P(F)$ "
- r      [(Q) - R]
- Q      Qu'est-ce que vous aimez / Qu'est-ce qui vous gêne dans F?  
               " $\exists F$ "  
               " $\exists x, x \in \Sigma_F$ "  
               "*vous aimez x*" / "*x vous gêne*"
- R      Ce que j'aime / Ce qui me gêne, c'est x.  
               où " $\forall x, x \in \Sigma_F$ "

Nous dirons ainsi que pour toute réponse r, satisfaire le desideratum de la question q revient à spécifier au moins un élément, x, tel que  $x \in \Sigma_F$ . Dans une

formulation plus intuitive, on a d'une certaine façon quitté q (hypothèse fondée sur la structure présuppositionnelle de R) mais on continue d'y répondre, dans la mesure où la relation Q - R ne fait que préciser la problématique initiale. C'est également ce qui explique que sous leur forme développée, les réponses à la question de l'animateur ne soient pas tout simplement informatives, mais *hyper-informatives*. Dans notre opinion, c'est à cet "excès" que les réponses doivent leur inscription dans un horizon proprement pragmatique.

Les réponses r manifestent ainsi une structure sémantique et pragmatique complexe due à un phénomène d'atomisation qui fait qu'à partir d'un certain moment, linguistiquement marqué, elles deviennent solidaires d'un questionnement distinct, quoique subordonné à celui de l'animateur. Cette particularité des interventions leur permet de fonctionner à la fois comme réponses à la question de l'animateur (q - r), en même temps que de s'en détacher en tant que réponses aux questions ponctuelles à travers lesquelles le locuteur problématise les différents aspects du film comme stéréotype (Q - R):

**Comme elle respire**  
**Enregistrement du 12.04.1998**

J.G.: "Comme elle respire" (...) Thierry va nous dire ce qu'il pense et du **film** et de **Marie**.

T.J.: **J'en** pense beaucoup de bien (...)

**q** **Que pensez-vous du film et de Marie?**

" $\exists F$ ", " $\exists M$ "

$Q K_{L1} [B_{L2} P(F), B_{L2} Q(M)]$

$[P(F)?, Q(M)?]$

**r** **J'en** pense beaucoup de bien.

$[P, Q] =$  beaucoup de bien

**non ce qui est très intéressant dans le film**

(et à travers particulièrement le personnage de de Marie Trintignant qui est effectivement formidable et qui à mon avis n'avait pas été aussi bonne depuis "Betty" de Chabrol je pense que c'est son meilleur rôle et elle est vraiment euh quasi-géniale de bout en bout / Guillaume Depardieu d'ailleurs n'est pas mal du tout non plus il faut reconnaître

J.G.: surtout quand on sort de M. c'est un:: chef d'oeuvre

T.J.: c'est vrai c'est vrai d'ailleurs lui-même je crois qu'il n'était pas du tout satisfait de M. donc ça je crois qu'il se sent beaucoup plus à l'aise dans ce dans ce contexte-là)

**mais ce qui est**

comme le personnage est fait

comme le le film est entièrement fait sur la mythomanie non seulement de Marie Trintignant mais d'ailleurs un peu aussi de euh de de Gui-de Guillaume Depardieu **c'est un scénario qui n'arrête pas de bifurquer sans cesse quoi c'est-à-dire que le film est vraiment intéressant sur l'écriture (...)**

**y a une petite partie qui est qui est pas totalement réussie** en en dépit d'ailleurs des acteurs c'est la partie où::: Marie Trintignant et Guillaume Depardieu sont séquestrés où là c'est un peu

lourd c'est un petit peu lourd / mais mais **mais moi j'aime moi j'aime contrairement à vous qui avez l'air de faire la moue moi j'aime bien la partie la partie Corse (...)**  
**et puis y a une autre chose aussi qui est formidable** et je vais m'arrêter là / **c'est les personnages des parents de euh de Marie Trintignant (...)**  
**et y a une séquence de de une séquence de mariage** une séquence de mariage où où justement Marie Trintignant fait preuve de toute son invence-inventivité de mythomane qui est absolument formidable.

Q *Qu'est-ce que vous aimez dans le film?*

“ $\exists F$ ”

“ $\exists x$ ”, “ $\forall x, x \in \Sigma_F$ ”

“vous aimez x”

R<sub>2</sub> Ce qui est très intéressant dans le film à travers particulièrement le personnage de de **Marie Trintignant** qui est effectivement formidable (...) **Guillaume Depardieu** d'ailleurs n'est pas mal non plus (...) c'est un scénario qui n'arrête pas de bifurquer sans cesse quoi c'est-à-dire que le film est vraiment intéressant sur **l'écriture**.

x = [écriture filmique]  
 [acteurs]

R<sub>3</sub> **y a une petite partie** qui est qui est pas totalement réussie (...) mais moi j'aime moi j'aime contrairement à vous qui avez l'air de faire la moue moi **j'aime bien la partie la partie Corse (...)**

x = [partie Corse]

R<sub>4</sub> ET PUIS y a une autre chose qui est formidable c'est les **personnages des parents**.

x = [personnages des parents]

R<sub>5</sub> ET y a une **séquence de mariage** qui est absolument formidable.

x = [séquence de mariage]

D.H.: (...) **là où c'est c'est formidable c'est l'irruption de la vérité** / qui est / personnifiée par les parents / l'irruption de la réalité / et on voit que la réalité est encore pire effectivement que le mensonge (...)

**alors/ moi j'aime bien le côté (...)** gangsters qui est effectivement très pesant (...)

**et c'est vrai que Marie Trintignant** elle a un rôle qui qui lui colle à la peau elle est extraordinaire de bout en bout

**et moi j'ai été très touchée par Guillaume Depardieu** parce que avec Salvadori avec cette amitié avec cette intimité avec cette complicité / c'est véritablement seulement avec Salvadori qu'il a l'air heureux de jouer et heureux tout court (...).

Q *Qu'est-ce que vous aimez dans le film?*

“ $\exists F$ ”

“ $\exists x$ ”, “ $\forall x, x \in \Sigma_F$ ”

“vous aimez x”

R<sub>7</sub> Là où c'est c'est formidable c'est **l'irruption de la vérité**.

x = [l'irruption de la vérité]

Q *Et le côté gangsters?*

R<sub>8</sub> ALORS moi j'aime bien le **côté gangsters**.

x = [le côté gangsters]

R<sub>9</sub> ET c'est vrai que **Marie Trintignant** est extraordinaire de bout en bout.

x = [Marie Trintignant]

R<sub>10</sub> ET moi j'ai été très touchée par **Guillaume Depardieu**.

x = [Guillaume Depardieu]

A.R.: ... j'ai trouvé que **Marie Trintignant et Depardieu** mais que Marie Trintignant surtout sont absolument tout juste sublimes (...)

J.G.: Mais?

A.R.: **et Salvadori** est un inventeur

D.H.: Mais?

A.R.: de choses drôles absolument formidables

X.: c'est déjà beaucoup hein

A.R.: et c'est un très grand gagman

X.: Mais?

A.R.: c'est un gagman de renom-de de classe mondiale

**ce qui m'a ennuyé c'est un certain désappointement** par rapport aux "Apprentis" (...)

Q *Qu'est-ce que vous aimez dans le film?*

$\exists F$

" $\exists x$ ", " $\forall x, x \in \Sigma_F$ "

"vous aimez x"

R<sub>11</sub> J'ai trouvé que **Marie Trintignant et Depardieu** sont tout juste sublimes.

x = [acteurs]

R<sub>12</sub> ET **Salvadori** est un inventeur de choses drôles absolument formidable.

x = [Salvadori]

R<sub>13</sub> Ce qui m'a ennuyé c'est **un certain désappointement par rapport aux "Apprentis"**.

x = [Comme elle respire / Les Apprentis]

Les discours du Masque représentent ainsi, dans leur majorité, des réponses à des problématiques construites sur la base des questions ouvertes ou catégorielles. Ces questions ont généralement un statut implicite mais leur forme peut être déduite à partir de la forme de leurs réponses possibles.

Etant donné le dispositif interlocutif de l'émission analysée, notre hypothèse est que ces questions, différemment instanciées dans la bouche de l'animateur, sont en fait adressées aux critiques par les auditeurs de l'émission. En effet, les critiques sont des experts des médias. Conséquemment, l'attitude du public face aux critiques et à leur savoir sera naturellement une attitude de curiosité et d'attente cognitive. A leur tour, les interventions des critiques nourrissent un

imaginaire de problématisation en soulevant les questions que leurs destinataires idéaux seraient censés se poser. Dans ce sens, les critiques ne s'adressent pas uniquement à l'animateur, mais essentiellement au public présent dans le studio, et simultanément aux auditeurs de l'émission.

Nous dirons ainsi qu'à travers leur mode de structuration, les discours du Masque expriment le rapport dialogal et dialogique entre une question la plupart du temps implicite et une assertion qui en fait mention en tant que réponse<sup>72</sup>. Autrement formulé, le débat du Masque aurait les vertus structurelles du dialogue.

Certes, la notion de *dialogue* est par excellence problématique, mais cette problémativité réside moins dans l'essence de la démarche dialogique, que dans la diversité de ses enjeux (il existe ainsi des dialogues à vocation référentielle, épistémique, sotériologique, herméneutique, etc.). Dans tous les cas, le dialogue *abrite* une structure de Question et de Réponse<sup>73</sup>. Non pas qu'il soit lui-même articulé comme une suite ordonnée de questions - réponses; mais le sens même de la démarche dialogique réside dans le trajet qui lie une question, souvent implicite, à l'assertion qui en constitue la réponse.

Etant donné le modèle Q - R, on peut considérer que les interventions des critiques constituent autant de *réponses possibles* à une seule et même question,  $\mathfrak{q}$ , sorte d'archi-question qui organise l'espace du débat. S'agissant d'une question ouverte, ces réponses auront également le statut de *réponses partielles*. Nous avons noté l'ensemble de ces réponses  $\mathfrak{r}$ .

A. L'analyse que nous avons proposé du Masque tente ainsi de restituer les étapes successives à travers lesquelles une réponse potentiellement concluante,  $\mathfrak{r}$ , est progressivement construite en relation à une question ouverte,  $\mathfrak{q}$  ("Que pensez-vous de F?").

(22)	$\mathfrak{q}$	<i>Que pensez-vous de F?</i>
	<i>Q</i>	<i>Qu'est-ce que vous aimez? vs Qu'est-ce qui vous gêne dans F?</i>
		" $\exists F$ "
		" $\forall x, x \in \Sigma_F$ "
		"vous aimez x"/"x vous gêne"
	$R_1$	$x_1$
	$R_2$	$x_2$
	$R_3$	$x_3$
	...	
	$R_n$	$x_n$
	$\mathfrak{r}$	$\{R_1, R_2, R_3, \dots R_n\}$

<sup>72</sup> C'est ce qui justifie la présence des pronoms interrogatifs, dont la reprise assertorique (*ce qui m'intéresse, ce que j'aime, là où c'est formidable...*) renvoie à des questions que l'interlocuteur aurait pu poser, et que le discours du locuteur manifeste en tant que réponse.

<sup>73</sup> Jacques, F., *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, P.U.F, 1979.

B. Dans le cadre d'une même émission on débat de plusieurs films, c'est-à-dire que les questions sont formulées en rapport à des objets de discussion différents. Tant que les questions restent centrées sur un même objet (même film), on demeure dans les limites d'un même dialogue.

C. Un dialogue prend fin si l'un des participants produit un énoncé sémantiquement non consistant avec l'objet de discussion. Changer d'objet revient donc à entamer un nouveau dialogue.

D. Une question peut être considérée close au moment où elle reçoit une *réponse concluante*.

Une réponse est *concluante* si elle n'entraîne pas de questions supplémentaires, autrement dit si elle suffit, à elle seule, à épuiser l'objet de discussion. Cette situation entraîne la fin du processus de questionnement sur un objet donné en même temps que le *passage d'un objet de discussion à un autre*: "On passe à un nouveau film..."

Or, l'observation du caractère récurrent de certaines questions:

(23) *Qu'est-ce qui est intéressant/bien/formidable... dans le film?*

permet de conclure au caractère non concluant de leurs réponses possibles, dû à la spécificité de leur objet qui est, par excellence, un objet d'interprétation. Nous dirons ainsi que le dialogue du Masque tend à être inconclusif sans pour autant être irrationnel. L'aspect formel des interventions crée d'ailleurs l'impression d'une finitude, mais cette dernière n'a de place que par rapport à un savoir toujours possiblement ouvert.<sup>74</sup>

E. Ce n'est que l'ensemble des réponses possibles formulées en référence à un même objet qui tend vers une réponse potentiellement concluante. Autrement formulé, le locuteur n'a pas la possibilité d'envisager concrètement toutes les réponses possibles au regard d'un objet donné, afin de pouvoir produire une réponse complètement concluante. Il en résulte qu'une réponse possible n'est pas nécessairement une réponse concluante.

<sup>74</sup> S.K.: Oui ben **je crois que presque tout à été dit** ... [22.02.1998]

Ph.C. je suis d'accord à cent pour cent avec ce que dit Danielle donc il y a **il ne me reste plus qu'à qu'à dire un petit mot justement du dogme**... [31.05.1998]

Ph.C. oui **moi je pense que vous avez à peu à peu près tout dit là moi je trouve** que le film est est magnifique aussi

**on peut parler alors** je vais même en mettre une couche même avec modération quand même et **je pense qu'il y a là une:: non pas vraiment une influence mais qui mais que ça situe dans dans la lignée d'un cinéma renoirien** c'est-à-dire dans la dans la devise de Renoir qui était tout le monde a ses raisons [9.03.1997]

Ph.C.: ... **qu'est-ce qu'est-ce qu'on peut dire encore** (...)

D.H.: oui **alors euh y a pas grand-chose à ajouter sauf que en plus de tout ce que vient de dire Michel** très justement c'est le retour aussi à un puritanisme incroyable (...).

F. Une réponse potentiellement concluante serait donnée par l'intersection non vide de l'ensemble des interventions considérées en rapport à un même objet de discussion (même film).

G. Passer des réponses partiellement concluantes à des réponses complètement concluantes entraîne la fermeture de la série Q - R et marque la fin possible du dialogue. Théoriquement, un dialogue s'arrête lorsque toutes les réponses possibles à une même question ont été épuisées (lorsque x a été entièrement spécifié).

H. Dans ce contexte, l'individuation devient possible à partir du moment où plusieurs réponses constituent des alternatives non exclusives à une seule et même question, *q*. S'individualiser suppose ainsi une stratégie cumulable: le locuteur accepte de considérer les réponses d'autrui comme autant de réponses valides, assumées à chacun des moments du dialogue.

**L'individuation définit ainsi ce qui revient à chacun dans une interrogation conduite conjointement.** Chaque locuteur apporte sa part de contribution sémantique (sa propre manière de spécifier x) en vue d'aboutir à une réponse potentiellement concluante.

Cette stratégie n'est pas sans rappeler les formes du dialogue référentiel tel qu'il a été théorisé par Jacques<sup>75</sup>. Pour ce dernier, la finalité du dialogue est la construction d'une proposition dont l'énonciation correspond à l'expression d'une croyance commune (*nous croyons, nous trouvons*), moment qui marque la fin (avec le double sens de *terme* et de *finalité*) du dialogue.

Dans le cas du Masque, il s'agit plutôt de faire émerger la *différence (moi je crois, moi je trouve)*, à travers une série de réponses dont la particularité réside justement dans leur capacité à spécifier diversement x, en question. Ce faisant, ces réponses s'inscrivent néanmoins comme réponses à une problématique commune. La figure du dialogue dans le Masque serait ainsi celle d'une solidarité dans la diversité, ce qui crée les conditions de possibilité de l'individuation discursive.

#### 4. Conclusions

L'opposition que nous avons établie entre les deux types de paradigmes, *propositionnaliste* et *problématologique*, nous a permis d'aborder la réflexion sur le débat sous un angle méthodologique distinct par rapport à celui des approches traditionnelles. Dans ce sens, nous avons essayé de dépasser la vision strictement polémique du débat à travers l'analyse du *processus interrogatif* qui lui est sous-jacent. Nous avons démontré ainsi qu'aucune assertion (thèse) n'est évaluable en dehors de son inscription dans un contexte problématisant, de type question - réponse. La différence serait que dans le cas des séquences polémiques, la problématisation (au sens de "mise en question") prend pour objet une énonciation

---

<sup>75</sup> F. Jacques, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, P.U.F, 1979.

antérieure, dont on conteste la valeur de vérité, alors que dans le cas des séquences non polémiques, la problématisation désigne un questionnement topique (metteur en scène?, acteurs?, rythme?, durée?, etc.) dont la résolution fait appel à l'actualisation des éléments constitutifs du film comme stéréotype.

Dans notre opinion, le modèle Q - R est beaucoup plus apte à rendre compte d'un certain mode de manifestation du débat, à savoir *le débat culturel*. Contrairement aux modèles classiques, exclusivement centrés sur sa dimension polémique (opposition vrai/faux), le modèle Q - R a l'avantage méthodologique de pouvoir absorber, dans un format économique, les deux dimensions en jeu dans tout débat: *la polémique et le dialogue*.

Par ailleurs, le modèle Q - R permet d'intégrer la notion de *tiers* à l'analyse du débat. En effet, tout débat se caractérise par un dispositif d'échange triangulaire, qui suppose la présence, face aux débatteurs, d'un public, ou du moins l'existence des auditeurs/spectateurs virtuels: ainsi, "l'une des caractéristiques du débat concerne l'existence d'un public. C'est ce dernier qui constitue le véritable enjeu, c'est lui qu'il faut convaincre car il paraît peu probable de pouvoir convaincre son adversaire."<sup>76</sup>

Paradoxalement, la figure du tiers, nécessaire à la théorie du débat, semble s'évanouir au moment de l'analyse. Sinon, comment expliquer les voix unanimes qui affirment la nature polémique du débat? Force est de constater que les moments polémiques impliquent un verrouillage de l'espace critique, d'où le public demeure le grand absent: les critiques débattent entre eux. Une fois le différend réglé, le face à face des critiques cède la place à une parole *solidairement adressée* en tant que réponse aux questions des auditeurs. Or, ces réponses ne se justifient qu'en relation aux attentes présumées des auditeurs face aux critiques et à leur savoir.

Enfin, l'existence du tiers justifie nos hypothèses en marge de l'individuation discursive. En effet, si les critiques s'efforcent de se montrer discursivement différents, cet effort n'a de sens qu'à travers leur relation aux auditeurs de l'émission. *Différence* signifie, dans ce contexte, manière spécifique de se rapporter à une problématique. Prendre la parole, c'est donc supposer qu'il existe une ou plusieurs questions qui retiennent notre attention, que nous relevons et auxquelles nous essayons de répondre. Mais pour être pertinentes, ces questions doivent être également supposées intéresser le destinataire, sans quoi la parole risque de tourner au soliloque.

En fonction du type de problématique qui les sous-tend, on pourrait donc parler des débats fermés, qui visent à donner la solution d'un problème, et des débats théoriquement ouverts, qu'il serait toujours possible de continuer, et dont le caractère fini est soumis davantage à des contraintes empiriques (temps) que sémantiques.

---

<sup>76</sup> R. Vion, *La Communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette, pp. 138-139.

La culture pourrait constituer le lieu d'un tel débat, dont l'enjeu n'est pas forcément d'épuiser son objet, mais de le reconstruire indéfiniment à travers le jeu des perspectives que chacun des participants projette sur lui. C'est également ce qui pourrait expliquer que le débat culturel ne soit pas gouverné par une rationalité de type logique (opposition V/F), mais davantage par une intelligence conjecturale et imaginative. En effet, le débat culturel n'aboutit pas à un résultat, puisqu'il n'exploite pas une réalité aux contours assignables. Si la réalité empirique se définit à travers ses *limites*, l'objet culturel est essentiellement défini par son *horizon*: il n'est pas une donnée, mais une potentialité, ce en quoi il est ouvert à une pluralité d'interprétations.

La tentation est grande de ne voir dans le débat que l'apodicticité de la solution au détriment de l'alternative. Or la finalité d'un débat ne consiste pas nécessairement dans la recherche d'une solution, une et définitive. Le débat culturel se caractérise ainsi par une apérité fondamentale: il ne s'agit pas de discuter "si A ou non A", c'est-à-dire de *trancher une question*, mais de maintenir intact son potentiel d'être *ouverte* à une pluralité de réponses possibles ("A et B et C...").

Dans ce sens, le débat du "Masque et la Plume" utilise une rhétorique du faux semblant de conclure, c'est-à-dire un mode de raisonnement exprimant le problème plutôt que se hâtant vers la conclusion qui le supprime.

## Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-Cl., DUCROT, O. (1983): *L'Argumentation dans la langue*, Pierre Mardaga, Bruxelles.
- APEL, K. O. (1994): *Le logos propre au langage humain*, Ed. de l'Éclat, Paris.
- APOSTEL, L. (1981): "De l'interrogation en tant qu'action", in *Langue Française*, n° 52.
- ARISTOTE: *Rhétorique*, intr. de M. Meyer, trad. de C.-E. Ruelle revue par P. Vanhemelryck, comment. de B. Timmermans, Librairie Générale Française, 1991.
- BOREL M.-J., GRIZE J.-B., MIEVILLE D. (1992): *Essai de logique naturelle*, Peter Lang, Berne, [Ière partie, chap. 1 et 2].
- CHARAUDEAU, P.: "L'argumentation n'est peut-être pas ce que l'on croit", in *Le Français aujourd'hui*, n° 123.
- CHAROLLES, M. (1980): "Les formes directes et indirectes de l'argumentation", in *Pratiques*, n° 28.
- COLLINGWOOD, R. (1939): *An Autobiography*, Oxford University Press.
- COMETTI, J.-P. (1987): "Vers une rationalité de l'interrogation", *Critique*, n° 485.
- DOURY, M. (1995): "Duel sur la Cinq: dialogue ou trilogie", in C. Kerbrat-Orecchioni, *Le Trilogie*, PUL.
- DUCROT, O. (1973): *La preuve et le dire*, Mame, Paris.
- DUCROT, O. (1980): *Les échelles argumentatives*, Minuit, Paris.
- EGGS, E. (1994): *Grammaire du discours argumentatif*, Ed. Kimé, Paris.
- GADAMER, H. G. (1996): "La primauté herméneutique de la question", in *Vérité et Méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique historique*, Paris, Seuil.

- GHIGLIONE, R. (dir.), 1989: *Je vous ai compris ou l'analyse des discours politiques*, Armand Colin, Paris.
- GRICE, H. P. (1979): "Logique et conversation", in *Communications*, n° 30.
- GRIZE, J.-B. (1982): *De la logique à l'argumentation*, Librairie Droz, Genève.
- HINTIKKA, J. (1976): "The Semantics of Questions and the Questions of Semantics", chap. II ("On the Logic of Simple Questions) et chap. III ("More about Answers to Questions"), in *Acta Philosophica Fennica*, vol. 28, n° 4/1976, trad. roum. "Logica întrebărilor și răspunsurilor", in C. Grecu, *Logica interogativa și aplicațiile ei*, Ed. Științifică și Enciclopedică, București, 1982.
- HINTIKKA, J. (1978): "Answers to Questions", in H. Hiz (ed.), D. Reidel Publishing Company, Dordrecht.
- HINTIKKA, J. (1981): "Questions de réponses et bien d'autres questions encore", in *Langue Française*, n° 52.
- HINTIKKA, J. (1983): "New foundations for a theory of questions and answers", in F. Kiefer (ed.), *Questions and answers*, Dordrecht, Reidel.
- HIZ, H. ed. (1978): *Questions*, D. Reidel Publishing Company, Dordrecht.
- HOOGAERT, C. (1996): "Persuasion, communication et questionnement", in C. Hoogaert (dir.), *Argumentation et questionnement*, P.U.F., Paris.
- JACQUES, F. (1979): *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, P.U.F.
- JACQUES, F. (1985): *L'Espace logique de l'interlocution*, P.U.F., Paris.
- JACQUES, F. (1997): "Les conditions dialogiques de la référence", *Les Etudes philosophiques*, n° 3.
- MAINGUENEAU, D. (1991): *L'Analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Hachette Supérieur, Paris.
- MEYER, M. (1981): "La conception problématique du langage", *Langue Française*, n° 52.
- MEYER, M. (1982): *Logique, langage et argumentation*, Hachette Université, Paris.
- MEYER, M. (1986a): "Avant propos. Y a-t-il une modernité rhétorique?", in *De la métaphysique à la rhétorique* (M. Meyer éd.), Ed. de l'Université de Bruxelles.
- MEYER, M. (1986b): *De la problématique. Philosophie, science et langage*, Pierre Mardaga, Paris.
- MEYER, M. ed. (1988a): *Questions and Questioning*, de Gruyter, Berlin - New York.
- MEYER, M. (1988b): "The Interrogative Theory of Meaning and Reference", in M. Meyer (ed.), *Questions and Questioning*, de Gruyter, Berlin - New York.
- MEYER, M. (1988c): "Rhétorique et langage", *Langue Française*, n° 79.
- MEYER, M. (1991): "La naissance de l'ontologie", in *Pour une critique de l'ontologie*, Ed. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.
- MEYER, M. (1995a): *Questions de rhétorique. Langage, raison, séduction*, Librairie Générale Française.
- MEYER, M. (1995b): "Problématique et argumentation ou la philosophie à la rencontre du langage", *Hermès*, n° 15.
- MEYER, M. (1996): "Les fondements de l'argumentation", in C. Hoogaert (dir.), *Argumentation et questionnement*, P.U.F., Paris.
- MOESCHLER, J. (1985): *Argumentation et Conversation. Eléments pour une analyse pragmatique du discours*, Hatier-Crédif, Paris.

- MOESCHLER, J., AUCHLIN, A. (1987): "Stratégies interactives, interactionnelles et interprétatives", in Roulet et alii, *L'Articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- PARRET, H. (1999): *L'Esthétique de la communication. Au-delà de la pragmatique*, Ousia, Bruxelles.
- PERELMAN, C., OLBRECHTS-TYTECA L. (1958): *La Nouvelle Rhétorique. Traité de l'argumentation*, P.U.F., Paris.
- PLANTIN, C. (1990): *Essai sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Ed. Kimé, Paris.
- PLANTIN, C. (1991): "Questions → Argumentations → Réponses", in C. Kerbrat-Orecchioni, *La Question*, Presses Universitaires de Lyon.
- PLATON: *Menon*, Trad. inédite, introduction et notes par M. Canto-Sperber, Flammarion, Paris, 1993.
- TODOROV, T. (1981): *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil.
- TOULMIN, S. (1993): *Usages de l'argumentation*, Paris, P.U.F. (trad. de Ph. de Brabantère).
- TROGNON, A. (1990): "Relations intersubjectives dans le débat", in A. Berrendonner et H. Parret (éds.), *L'interaction communicative*, Berne, Peter Lang.
- VIGNAUX, G. (1976): *L'Argumentation. Essai d'une logique discursive*, Librairie Droz, Genève.
- VION, R. (1992): *La Communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette.
- WOLFF, F. (1995): "Trois techniques de vérité dans la Grèce classique. Aristote et l'argumentation", *Hermès* n° 15.